

Chris SAVIGNAN

La Voie De L'Ultime Espoir

I. Étrange Découverte

Version Intégrale Adaptée.



Bookelis Edition.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-4767-7

© Chris SAVIGNAN

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

TABLE DES MATIÈRES.

LA VOIE DE L'ULTIME ESPOIR

Version intégrale

Tome I

Étrange Découverte.

I. Un voile de suspicions.....	35
II. Dans l'ancre de la démesure.....	49
III. Le rivage de l'enfance.....	59
IV. Les coulisses du cauchemar.....	69
V. L'espion de la République.....	79
VI. Ténacité juvénile.....	91
VII. Poussée à bloc.....	103
VIII. Consternations déroutantes.....	123
IX. Étrange découverte.....	139
X. Tout problème a une solution.....	149
XI. Comme autrefois.....	159
XII. Alternative.....	169
XIII. Justin ou la malice.....	189
XIV. À bonne école.....	203
XV. Secret partagé.....	217
XVI. Socrate et la poésie.....	227
XVII. L'école de la vie et animalerie.....	239
XVIII. L'école de la vie et sortilège.....	253
XIX. Maouez-Noz* en furie.....	265
XX. Dans les bras de Vénus.....	275
XXI. Les transes.....	289
XXII. Face à face.....	301
XXIII. Sursis accablant.....	311
XXIV. Roméo et Juliette.....	321
XXV. Mutisme.....	337
XXVI. Coupable ou acquittée.....	345
XXVII. Quand ambitions riment avec cruauté..	359
XXVIII. Intimité bouleversante.....	379
XXIX. Manou la mystérieuse.....	391

XXX. Révélations de l’océan.....	407
XXXI. Exode propice.....	425
XXXII. Le professeur DUCHEMAN.....	439
XXXIII. L’ultime espoir.....	453

FIN 475

Table des matières.....	5
Anecdote.....	11
En avant-propos.....	13
Avant-propos.....	17
Glossaire.....	479
Langues et expressions.....	483
Brève autobiographie.....	491
Mots aux lecteurs.....	519
Table des matières.....	545
Citation.....	549

ANECDOTE ET AVANT-PROPOS.

ANECDOTE

En hommage à mon père, Ancien combattant 39/45 et Indochine, à mes grands-parents maternels, mon grand-père Boyer et ma grand-mère Darty, à mon frère, ma nièce Stéphanie et à mes Manou, Mm Marguerite Juneau et Mm Thérèse Ringeval.

En honneur à mes enfants que j'aime, mais aussi, s'ils sont toujours de ce monde, à mes professeurs d'arts plastiques et de technologie au collège, à mon professeur de Philosophie au lycée, Mr Leroy Michel, et à toutes les merveilles qui m'ont sublimée de l'enfance à aujourd'hui.

Cette histoire nous entraîne dans les coulisses anticipées des cataclysmes climatiques, dont les effets ont déjà abominablement détruit une grande partie du monde, au XXIIIe siècle, mais elle n'aborde pas les polémiques, sur l'énergie atomique. En fait, elle ne relate pas particulièrement et directement les catastrophes des centrales ni des lieux stratégiques militaires et les conséquences pour lesquelles les éléments radioactifs réciproques en seraient uniquement liés, dans le sens où les autres éléments dévastateurs, tels que l'eau, la Terre, l'espace et surtout l'homme peuvent en être les facteurs déclencheurs principaux également, voire bien plus cruels, monstrueux et immondes, en matière d'anéantissement. Par contre, cette fiction peut éveiller les consciences sur l'avenir de notre planète et peut amener à y réfléchir calmement, sans heurts ni aucune prétention à l'appui, car il est question de la liberté d'opinion de chacun, surtout de la liberté d'expression et du respect de ce droit fondamental républicain de la démocratie. La liberté qui est aussi le fondement du respect dans toute société et communauté se traduit par la citation de John Stuart Mill : « la liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres » et par l'Article 4 de la Déclaration des droits de l'homme « La Liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui ». Ne sachant pas ce qui pourrait vous nuire, si ce roman perturbe vos convictions spirituelles ou non spirituelles ou vos idéologies personnelles ou collectives, faites part de bonté, en l'offrant à celui ou celle qui n'y voit aucun inconvénient ou danger, s'il se retrouve accidentellement entre vos mains, ou revendez-le. Mais rien ni quiconque n'ont le droit de remettre en cause son existence, au nom du coût de sa réalisation, par endettement, au nom de ma résilience, de l'amour et de la patience lesquels j'y ai investis, au nom de mon épilepsie et ma fibromyalgie, et au nom de ma liberté presque retrouvée et bien méritée. (Voir brève autobiographie page 491 et mots aux lecteurs page 519)

Au-delà, il s'agit d'une fiction en partie réaliste qui mélange les genres, mais à dominance scientifique, connue aussi sous le nom de « croisée des genres », avec des personnalités propres à la fiction, même si elle est rédigée inconsciemment sous l'influence indirecte de la mienne et de ce qui se passe

dans l'air du temps, notamment pour la partie judiciaire de la trame. Mon œuvre rentre dans la catégorie loisir littéraire, mais peut susciter des intérêts, pour la réflexion personnelle autour de la vie, de la nature et de notre écosystème, et soulève des questions philosophiques, pour ceux qui veulent s'y pencher. Mais à aucun moment, il ne prétend apporter une réponse à un problème, ni conditionner à l'adhésion d'un avis ou d'un mouvement établi ou envisagé, ni être une leçon de vie, car chacun en a une et doit en tirer ses propres leçons, sans pour autant omettre que les expériences des autres peuvent être des références et matières à réflexion, durant notre parcours personnel. À chaque âge correspond un niveau de lecture qu'avancent certaines théories qui oublient de préciser que tout dépend de la maturité ou précocité intellectuelle, culturelle et du niveau d'instruction de chaque individu. Deux personnes qui liront le même livre, avec des différences culturelles, intellectuelles et de niveaux d'instruction n'auront ni la même approche ni la même compréhension et perception. Le pire est de sombrer dans l'interprétation abusive et erronée, pour l'auteur, certes, mais davantage pour celui qui en est la source. D'où l'importance de connaître la vie d'un auteur, entièrement ou en partie. Toute ressemblance avec la vie d'autrui n'est que le fruit du hasard ou des interprétations ou des transpositions d'un tiers, pour qui il serait préférable de renoncer à poursuivre la lecture, afin de préserver sa sensibilité psychologique ou psychiatrique, d'un ordre émotionnel intense.

Que le bonheur, la paix intérieure, la joie de vivre et l'envie de sourire et de rayonner soient des vôtres, même si des cataclysmes existentiels ont détruit et ravagent encore votre univers personnel. Sinon, construisez ce qui se crée, recherchez ce qui se trouve, imitez ce qui s'admire, en parlant de personnages de valeurs positives, mais surtout n'y renoncez jamais. Même dans l'obscurité nos yeux s'adaptent pour y percevoir et voir un minimum et la moindre lueur de sortie. Même dans l'impasse, il nous reste l'espoir et le rêve, pour atteindre le bien-être d'une pleine vie. Dans la lumière comme dans le noir, le rêve n'est ni taxé ni interdit.

Que du bonheur, de pouvoir encore rêver, en toutes circonstances. C'est un des meilleurs élixirs de vie. Alors...

À vos rêves !

CHAPITRES.

Chap. I

Un Voile De Suspiciens.

Sous une chaleur accablante d'un samedi du mois d'août 2238, affichant 42° Celsius à l'ombre, je rentrai d'un après-midi de lèche-vitrine, pour dénicher des vêtements à petit prix, pour mon fils. C'était une période d'une douceur hivernale sur les côtes de l'île et très froide à l'intérieur des terres, avant l'irréversible bouleversement climatique de la fin du XXIe siècle. Mais à présent, elle s'apparentait à un fourneau. La sueur perlait sur nos fronts, mais nous étions satisfaits de nos emplettes. Mon petit bonhomme prenait deux centimètres tous les quinze jours, à compter du début de cette année. « C'est tout de même incroyable la rapidité à laquelle il a pu grandir ! Pensai-je, dans le couloir de notre résidence. » Bien que son développement biologique et psychique ait été extraordinaire, durant une courte phase de sa tendre enfance, celle-là me dérouta par son imprévisibilité. « Mais quelle taille aurait-il à 18 ans ? Songeai-je, d'un air sidéré... Il ne va quand même pas dépasser le record du monde, du plus grand homme de tous les siècles ! ... Non !!! Sa croissance ralentira, comme la mienne à son âge, du moins, j'espère qu'elle se stabilisera, d'ici le 1er septembre, sinon mon portefeuille subira la plus grosse crise économique qu'il n'ait connue, depuis que je le possède, souhaitai-je, en jetant un œil sur ma montre, tout en passant le seuil de mon entrée. »

17 heures, la porte de l'appartement se referma sur notre passage, par un système automatique mécanique. Dès mes premiers pas, ma chaussure droite heurta une enveloppe qui avait été introduite par la scissure de la porte. Celle-ci glissa sur le carrelage, jusqu'à Sami qui la ramassa et me la remit. Encombrée par mes sacs de courses, j'en déposai un, pris le pli cacheté et le posa sur la table de la salle à manger, sans en contrôler sa provenance, ni son contenu. Ce courrier avait soulevé la curiosité de mon chérubin qui attendait impatiemment, à mes côtés, pour découvrir ce qui s'y cachait.

– « Tu ne l’ouvres pas ! S’étonna-t-il, le front plissé de contrariété, à l’instant même où je m’apprêtais à me livrer, à mes occupations quotidiennes.

– Plus tard, mon cœur, nous avons des tâches prioritaires à accomplir, avant la nuit, justifiai-je, d’un ton bienveillant. Tiens, allège mon fardeau, en portant quelques sacs et suis-moi.

– Ok, lequel je prends ? Demanda-t-il, d’un air déçu.

– Celui qui est au sol et celui-ci, le lui tendis-je, le visage rayonnant d’enthousiasme. »

Sami accrocha fermement aux poignées des sachets durables de courses et me suivit d’un pas décidé. D’emblée, nous montâmes à l’étage de mon duplex, avec nos achats, pour me consacrer à une séance de 20 minutes de pressing. Pendant que je rangeai ses affaires dans son placard, en chantonnant un air de mon registre musical, mon bambin se déshabilla pour prendre une douche, sous mon regard attentionné.

– « Ne reste pas devant la fenêtre chaque fois que tu enlèves ton enveloppe charnelle mon p’tit loup, tu encoures un risque peut-être mortel et moi des préjudices émotionnels, préconisai-je, avec douceur, mais les pupilles dilatées de crainte. Et au passage, tu serais gentil de m’allumer le transistor, avant de te doucher, s’il te plaît.

– Oui, mam (maman), j’y vais, consentit-il, d’une voix enjouée. Mais tout d’abord, prends-moi dans tes bras, pour que je puisse t’embrasser.

– Viens vite, mon ange, conviai-je, en les lui ouvrant chaleureusement, que me vaut ce tendre câlin ?

– Merci, ma p’tite maman, pour cet extraordinaire après-midi avec toi, je ne l’oublierai jamais, gratifia-t-il, d’un ton ému.

– Oh que c’est gentil, mon cœur ! Succombai-je, les yeux embués de bonheur. Nous en programmerons d’autres, c’est promis ! Rien qu’à voir et à ressentir ta joie profonde, tu peux en être rassuré, je n’y manquerais pas. »

Ce gamin était un prodige. Sachant les difficultés que rencontraient certains parents par rapport à les leurs, malgré leur honorable et vertueux investissement, je réalisais honnêtement la chance que j’avais de pouvoir aborder sereinement son éducation. À peu de jours de sa sixième année anticipée, il était déjà le petit homme de la maison, intelligent, mature et responsable, sur ses 144 centimètres de statures. Son calme et sa patience me permettaient de supporter ma situation professionnelle instable et notre vie précaire. Un semestre durant lequel j’étais en quête d’un emploi, dans un domaine compatible à mon existence et répondant à nos exigences financières se déroula. Il faut dire que les conjonctures

économiques de l'île défavorisaient l'embauche et la création d'emplois. Le métier de serveuse que j'exerçais à mi-temps s'avérait d'une contrainte à nuire à mon équilibre physique et psychique. Malheureusement, mes nombreuses recherches n'aboutissaient sur aucune proposition plus prometteuse et valorisante. Mon relevé de compte bancaire affichant toujours un solde mensuel débiteur provoquait, parfois, mes crises de larmes et d'angoisses. En vue de lutter contre un avenir incertain, en ces temps extrêmement rudes et destructeurs, pour les trois quarts de la population mondiale, nous survivions au moyen des économies que j'avais pu faire, lorsque je vivais encore chez ma mère, et de l'héritage que mon père nous avait légué à sa mort. Grâce à notre ouverture d'esprit sur le monde, nous subsistions au seuil critique d'une pauvreté de ressources financières, certes, mais en contrepartie nous étions au sommet d'une richesse affective et culturelle, à travers ma relation d'amour maternel avec mon fils, d'émotion familiale avec Manou et de cœur avec mon petit ami Loïc. Mes activités artistiques, mes lectures et mes études que je venais d'abandonner par obligation s'étaient avérées, aussi, une source de bonheur et d'équilibre. Le temps à m'y consacrer fut bienfaiteur et ce qui m'en restait fut salvateur.

D'une obéissance exemplaire, Sami marcha jusqu'au chevet de sa chambre où se trouvait la prise d'électricité, y raccorda celle du transistor, et le mit en service, avant de se rendre à la salle de bains. Une plage de chansons nostalgiques était diffusée à travers les ondes. Soudain, la musique s'interrompit. Je jetai un bref coup d'œil sur ma montre, pendant qu'un générique d'émission démarra. 17 h 30, c'était l'heure des dépêches régionales. Nous étions branchés sur la station d'une radio locale. Le journaliste d'un genre plutôt dramatique annonça, d'une intonation tragique et précipitée, une page spéciale liée à de récents incidents.

– « Mes chers auditeurs et auditrices, bonjour ! Des événements d'une gravité exceptionnelle nous ont incités à démarrer les informations de cette fin d'après-midi, par une page spéciale. Un grand magasin de vêtements pour enfants, l'établissement ROBADY, a été entièrement ravagé par les flammes, il y a de ça, un peu plus d'une heure trente. Dans un intervalle de quarante-cinq minutes, un autre grand commerce de chaussures pour enfants et adolescents, CHAUSS ISLAND, situé dans un quartier opposé au premier, s'est retrouvé sous l'emprise d'un énorme brasier. L'intervention rapide des pompiers a permis de sauvegarder, uniquement, les films des caméras et microphones de surveillance de ces grandes surfaces et quelques archives de bureaux. C'est du jamais vu la

vélocité avec laquelle les flammes ont dominé sur le combat et l'acharnement de nos soldats de feu. Ce sinistre, au-delà de sa réalité incontestée, qu'il est en partie justifié, par les facteurs climatiques actuels, figure dans le palmarès du hors-norme. Historiquement, à aucun moment de tels incendies ne se sont produits dans notre département et il ne fait pas plus chaud qu'il y a six ans. Je vous rappelle, brièvement, que depuis l'élaboration du projet : "Sauvegarde De La Planète*", mis en place par les plus grands chercheurs, techniciens et ingénieurs scientifiques, et climatologues mondiaux, la température de la Terre a diminué de 5° Celsius. Il s'agit du sixième brasier en moins de quinze jours. Madame Justine PHILIBERT, notre substitute du procureur à Saint-Denis de la Réunion, s'est gardée de prononcer tout commentaire, dès le moment où elle a ouvert une information judiciaire, pour obtenir plus de précisions, dès le premier incendie. Il semblerait, dans un premier temps, qu'elle ait confié cette affaire, à monsieur François MINATCHY, Juge d'instruction au pôle de la criminelle de notre ville également, qui avait tout de suite ordonné une enquête de flagrance. Entre-temps, vu l'ampleur et l'évolution de ces événements, le Ministère de la Justice et celui de l'Intérieur ont pris ce dossier en charge. Le déclenchement du plan ORSEC zonal, par le Préfet de zone a été promulgué, récemment. Mais les choses ont encore évolué, le statut et les effectifs du COD, le Centre Opérationnel Départemental, ont été modifiés. La préfecture dispose à présent d'un COZ, un Centre Opérationnel Zonal, vraiment efficace. Les renforts qui étaient attendus en provenance de la métropole, de la brigade anticriminalité du quai des Orfèvres à Paris et de la police scientifique et technique de Toulouse sont localement actifs, depuis trois semaines. Le mois dernier, nous avons comptabilisé quatre délits criminels, d'une ampleur moins dramatique et conséquente. On ne peut pas en dire autant de ce qui se passe actuellement. Nous avons, en quelques jours à peine, dépassé largement ce record. Va-t-il continuer à cette allure ? Je n'ai malheureusement pas d'autres nouvelles, à vous communiquer, pour l'instant, néanmoins, restez avec nous pour suivre les rebondissements de cette affaire qui peuvent survenir, à tout moment de cette fin d'après-midi. »

Aussitôt, le générique musical de la page spéciale clôtura son commentaire.

— « Tu entends ces informations Sami, encore des magasins qui brûlent, c'est totalement flippant cette affaire, informai-je, d'un ton retentissant.

– Vaguement, il aurait fallu que la porte de la salle de bains soit ouverte et le son de la radio un peu plus fort, pour couvrir celui des clapotis de l'eau, avisa celui-ci, d'une voix tonitruante.

– Est-ce un hasard ? Ce sont les deux derniers où nous avons fait nos achats tout à l'heure ! J'en doute sérieusement, pressentis-je, bizarrement.

– C'est effectivement étrange, mais tu sais, pour tout t'avouer, je l'ignore, répondit-il, après avoir entrebâillé la porte.

– Enfin ! Ce qui est sûr, c'est cette chance que nous ayons quitté les lieux avant ces incendies ! Considérai-je, d'une inflexion rassurée.

– Tu vois, j'avais raison à propos de cette odeur de fumée suspecte, observa mon fils. J'espère qu'il n'y a pas de blessés.

– Saint-Denis est en feu, c'est incroyable, interféra soudainement le chroniqueur, avant la fin de la mélodie, attirant ainsi à nouveau mon attention. C'est sûrement l'œuvre d'un pyromane récidiviste, rajouta-t-il, d'un ton bouleversé. Ou d'un mouvement indépendantiste ou pire encore, comme... des actions qui seraient revendiquées par les mouvements des extrémistes orientaux bien connus de la DCIR, la SDAT, la DSGE, la DGSI, la DRM qui, vous le savez, sont nos instances judiciaires régionales, territoriales, étrangères et militaires en Métropole ! Énuméra-t-il, dans son affolement. Toutefois, ne dramatisons pas la situation, malgré les rumeurs, et attendons la fin de l'enquête. Merci, d'avoir été avec nous, et surtout ne vous éloignez pas, car je vous retrouve dans quelques minutes, pour vous communiquer les chiffres du Groupe International et Universel d'Experts, sur l'évolution du Climat*, le GIUEC*. Ceux-ci nous proviennent directement des techniciens scientifiques et climatologiques de la SDLP*, depuis leur immense station orbitale nord de notre atmosphère. Nos splendides satellites universels et planétaires, où se situent nos grandes villes de l'espace, seront le sujet d'un grand reportage ce soir, sur notre chaîne télévisée. »

Et il passa une plage de musique, le temps de se recadrer dans le contexte de son professionnalisme.

– « Tu m'as entendu, mam ? S'inquiéta Sami.

– Oui, mon ange, par contre, je ne pourrais pas te répondre, le journaliste n'a mentionné aucun détail en matière de blessés ou de morts, indiquai-je, tardivement, d'une inflexion attentionnée. Nous en serons peut-être plus aux 20 heures. Mais rassure-toi, je reconnais que tu as un excellent odorat. »

Le rangement terminé, je me rendis à la cuisine, pour sortir du congélateur deux steaks de bœuf que j'avais acheté, chez un de mes bouchers bio, l'un français, dont les produits provenaient de nos derniers

petits éleveurs de campagnes et l'autre un indo-musulman très serviable qui garantissait la qualité de la viande hallal, provenant de leur abattoir familial qui respectait l'éthique animal, à travers la nomenclature de notre biodiversité et notre écosystème, basés sur la chaîne alimentaire naturelle. Cette denrée alimentaire se faisait rare et coûteuse en ces temps de misère et de famine mondiale, nous ne la mangions qu'à l'occasion d'un jour de fête et grâce aux remises que nous accordaient les fournisseurs de mon patron. Et cette journée était un événement mémorable, dans la vie de mon petit Sami. Tel un grand master-chef, je nous concoctai un savoureux plat gastronomique, présenté avec un design de maître. Je m'apprêtais à dresser une ravissante table, au moment où la sonnerie de la porte retentit. « Tiens ! Qui peut bien me rendre visite à cette heure nocturne de cette journée bien chargée ! Pensai-je, en jetant un œil sur mon horloge. »

19 heures, j'enlevai mon tablier et l'accrochai sur la poignée de la porte de mon sous-évier. D'un pas précipité, dans mes chaussons de paille roses, je me dirigeai vers l'entrée, les sourcils froncés d'étonnement.

– « Qui est-ce ? Recherchai-je, le nez contre la porte et les prunelles, dans l'axe du judas.

– Officiers SALOMON et DU VERN de la police judiciaire, déclinèrent les deux hommes en civil. Ouvrez ! »

Nous vivions à une époque où la méfiance régnait à l'apogée de son existence. Assumant mes responsabilités de mère célibataire, dans un modeste logement de soixante mètres carrés, j'hésitai longuement à ouvrir la porte, en observant soigneusement ces deux individus. Une sueur d'angoisse et de chaleur perlait sur mon front. L'un des deux, d'une corpulence disgracieuse, était très existé et hargneux, sur le palier. L'autre, d'une maigreur morbide, adoptait une attitude calme et observait le moindre mouvement autour de lui. Brutalement, le plus enveloppé se mit à presser la sonnette, à s'acharner sur la porte à coup de poing et à hurler avec autorité :

– « Ouvrez ! Ouvrez cette porte, Mademoiselle, ou nous serions obligés de l'enfoncer sans retenue, nous sommes dans nos droits ! »

Debout dans le vestibule, le carillonnement me transperçait les tympans ; mais le verrou resta fermé. Des flots d'effroi continuaient à ruiseler sur mon front. Pourtant, leur visage me semblait familier. Cette familiarité prenait des allures cauchemardesques, dans mes pensées, car je ne parvenais pas à déterminer la conjoncture dans laquelle j'avais pu les apercevoir ou les rencontrer. « Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je dois faire ? Songeai-je, les yeux ouverts de panique. » Au bout de cinq

minutes, je cédai à leur sommation, en ayant toutefois, mis au point une technique d'autoprotection. Je poussai la poignée, tirai la porte et fis face à ces probables imposteurs de certaines nuits sanglantes. Une colère furibonde marquait leur figure.

– « Que faisiez-vous tout ce temps ! Tempêta féroce le plus gradé des deux, lequel présentait une obésité disgracieuse et un regard acrimonieux. Ne connaissez-vous pas vos obligations de répondre à un commandement judiciaire dans l'immédiat ? Savez-vous au moins lire sur un badge de fonctionnaire ? »

Ils m'exhibèrent leur carte de police que je saisis promptement d'une main et refermai violemment la porte de l'autre. Avant la réouverture de celle-ci, je contrôlai méticuleusement l'authenticité de leur emblème, ainsi que la véracité de leur identité et de leur grade. Elles me semblaient provenir d'une source légale. « Si je refuse de coopérer, ils m'imposent immédiatement un contrôle des informations personnelles que contient ma puce*, songeai-je, d'emblée, dans la crainte. » Il me parut alors primordial de leur dire la vérité, au sujet de leur requête, dont j'ignorai encore le contenu et l'ampleur, afin qu'il ne découvrit pas l'existence illégale de Sami. Celui-ci ne figurait pas dans le fichier de ma puce*, car il n'était pas censé exister et donc n'avait aucune puce d'identité également. Le grand squelettique était l'officier SALOMON, un rouquin vêtu d'une tenue civile de mauvais goût, du genre costume kaki largement trop court des manches et des bas qui dénudaient ses poignets et ses chevilles, et qui accentuaient sa maigreur insignifiante. Par contre, il esquissait une physionomie de stars de la beauté, derrière sa moue repoussante. Sa stature atteignait pratiquement la hauteur de ma porte. À côté de son collègue, l'officier DU VERN, le contraste était gigantesque. Corpulent et trapu, celui-ci portait un costume gris trop ajusté au niveau du ventre. Du haut de sa chevelure noire dégarnie jusqu'au menton, sa figure très antipathique me rappelait celle d'un des personnages de mes cauchemars. Dès que je les confrontais de nouveau, il me fustigea, en gesticulant agressivement et en m'accablant de reproches.

– « Vous avez de la chance, Mademoiselle, à une minute près, vous n'auriez plus que des débris de porte, dans votre entrée. Malgré son blindage, je ne l'aurais pas pariée cher, à votre place, sur mon incapacité à la faire voler en éclats. De plus, envers la loi, vous êtes en situation de fugitive. Comment se fait-il que nous ne puissions pas vous localiser ? Vous avez trafiqué votre puce* ou quoi d'autre, avouez-le, vous vous en êtes débarrassée, c'est ça ?

– Absolument pas, Monsieur l'Officier, vous êtes les seuls habilités pour savoir si elle fonctionne ou pas et pour découvrir les raisons ou

causes de sa panne ! Rétorquai-je, d'un air indigné, par ces accusations, mais d'un sentiment confiant.

– Vous allez devoir rapidement nous prouver votre bonne foi, voyez-vous et permettez-moi d'en douter, après votre hésitation à nous recevoir. Vous allez prendre rendez-vous avec, monsieur PAYET, le chirurgien agrégé par la section criminelle du commissariat central, pour constater et remplacer votre puce* défectueuse. Voilà ses coordonnées ! S'écria-t-il, en me tendant une carte de visite de ce spécialiste. Vous avez un délai de quinze jours pour agir, avant notre prochain contrôle. Vous encourez une amende de mille euros et écopez d'un mois de prison ferme, si vous n'avez pas agi à cette échéance.

– Écoutez, je suis sincèrement désolée et extrêmement confuse, vous pouvez me croire, m'excusai-je, d'un ton diplomate, en la prenant et en la glissant dans ma poche. Veuillez vous donner la peine de gagner mon salon, invitai-je, pour apaiser leur irritation. »

L'officier SALOMON semblait contrarié de l'attitude de son partenaire. Il entra le premier et s'y dirigea, suivi de ce dernier. Je refermai la porte et clôturai leur marche. Pendant que je discutais avec son collègue, au sujet de la chirurgie de la section criminelle, il déambula dans la pièce, les bras croisés dans son dos et le front plissé à chaque intonation accentuée de la conversation. Mais très vite, je ressentis son côté narquois et pervers. D'un rictus machiavélique, il fit résonner sa voix flegmatique et lente, pour interrompre notre conversation.

– « Venons-en au mobile de notre visite. Pour aujourd'hui, vous n'avez rien à craindre, nous avons juste une question à vous poser.

– Et à quel sujet ? Revendiquai-je, dans un mimétisme absolu. »

Dans la foulée et sans tenir compte de mon intervention, il m'interrogea d'une intonation analogue à la précédente.

– « Où étiez-vous cet après-midi entre 15 h 15 et 16 h ?

– En ville, éclairai-je, je faisais des achats en compagnie de mon fils. »

Sami qui venait de fermer la robinetterie de la douche entendit nos débats judiciaires. Il s'enroula dans une serviette et s'immobilisa, silencieusement, à l'intérieur de la salle de bains. Par prudence, je lui avais inculqué de ne jamais se montrer en présence d'un inconnu, tant que je ne lui en donnais pas l'autorisation.

– « Avec votre fils, observa l'officier, d'un ton désintéressé. Vous avez donc un fils. Et où est-il à présent ?

– Oh, sous la douche, indiquai-je, d'un air embarrassé.

– Vous avez entendu parler des mystérieux incendies de ces derniers jours, présuma-t-il, d'une tonalité imposante.

– Oui, j’en suis informée, d’ailleurs, les plus récents ont été diffusés, dans la minute avant votre arrivée, déposai-je, d’une voix teintée de sincérité. Et j’ajouterai même que nous étions dans ces lieux, avant les incendies, cet après-midi, mais nous n’en sommes pas les auteurs.

– Merci, de votre honnêteté, quoique, elle n’est pas nécessaire. Il se trouve que les caméras de surveillance de deux magasins sur six vous ont filmé dans ces lieux, vous et ce jeune homme que vous identifiez comme étant votre fils, bien sûr. “En douterait-il de nouveau ? Pensai-je, dans l’effroi. Pourvu qu’il n’exige pas le contrôle de sa puce. Ce serait pour alors la fin.” Vous êtes nos premiers témoins officiels, précisa simultanément l’officier SALOMON. Tenez ! C’est une convocation pour une déposition, demain, au central de la rue Malartic, à 14 heures, avec l’officier HOAREAU de la police judiciaire de Saint-Denis. »

J’avalai avec difficulté ma salive qui remontait, excessivement, sous l’effet d’un énorme stress. Puis, poliment et en cachant mon angoisse, je leur confirmai, d’une voix feutrée et d’un sourire contrôlé :

– « Bien entendu, Messieurs, j’y serais. »

DU VERN qui se tenait dans un pesant mutisme, depuis plus de cinq minutes s’était rapproché de la table de ma salle à manger et scrutait, sans scrupules, tous mes papiers administratifs, mes courriers du jour et notamment, cette enveloppe mystérieuse, dont j’ignorai toujours l’expéditeur, le ou les destinataires et le contenu. Dans la seconde où je m’en aperçus, mon regard désapprobateur l’en éloigna. Je les raccompagnai à la porte et la refermai à double tour, après leur départ. Subitement, prise de doute et de frayeur, l’idée de consulter le NET sur cette affaire me traversa l’esprit. Je me précipitai sur mon PC, pour éplucher les archives des journaux. Désappointée, je ne pus consentir le côté suspect de notre présence sur les lieux. « Mais en quoi Sami et moi sommes-nous concernés ? Rêvassai-je, l’estomac noué et rempli d’aigreurs d’anxiétés. » Brusquement, sans raison apparente, une culpabilité m’envahit. Mon p’tit loup enfila son beau pyjama en coton beige, décoré de letchis d’un rouge flamboyant, avant de quitter sa cachette. À mon insu, il se tint dans mon dos, pour observer mes activités et gestes. Au bout d’à peine cinq minutes, mes émotions le contaminèrent.

– « Qu’est-ce qu’il se passe, mam ? S’inquiéta-t-il, en se montrant et d’une inflexion empreinte de frayeur, tu es toute blanche, comme si que tu avais vu un fantôme et tu transpires encore plus que d’habitude.

– Je ne sais pas, mon cœur, lui satisfis-je, je suis convoquée demain au commissariat central, pour témoigner de notre présence, sur les lieux de chaque incendie. Tu ne caches pas des boîtes d’allumettes ou un briquet dans tes poches, j’ose espérer !

– Oh non, mam ! Jamais ! Jamais ! Réfuta-t-il, les mirettes ouvertes d'étonnement. Me soupçonnerais-tu ?

– En aucune façon, je tiens tout simplement, par des arguments solides, à nous mettre à l'abri de toute inculpation qui serait issue d'une erreur judiciaire, liée à une probable mauvaise interprétation de ma future déposition, de prime abord, par le fait que je ne fume pas et que je n'ai ni briquet ni allumettes, ni à la maison ni dans mes affaires personnelles. J'ignore pourquoi, mais ces deux officiers ne m'inspirent guère confiance.

– Et moi, suis-je convoqué aussi ? Questionna-t-il, les sourcils plissés d'inquiétude.

– Attends, je consulte mon assignation, avant de te répondre et de te sortir une bêtise, stipulai-je... il me semble que non... il n'y a rien qui le formule officiellement, rassurai-je, à la fin du document.

– Je t'accompagnerai demain ? Interrogea-t-il, le visage illuminé de désirs.

– Non, mon chaton, tu iras chez Manou, en attendant ma déposition, je ne pourrais pas t'emmener, c'est trop risqué, avertis-je, en glissant mes doigts dans ses cheveux soyeux, pour adoucir sa peine relative à ma désapprobation. Si tu veux, je viendrais te chercher, dès qu'elle sera finie.

– Maman, tu as omis de leur demander, si ces deux incendies ont provoqué des victimes, rappela mon p'tit loup, d'une voix anxieuse.

– C'est vrai, j'ai laissé ma peur dominer sur la situation, mais l'effet de surprise de leur investigation m'a tétanisée, justifiai-je, d'un air désabusé. Les journaux de 20 heures nous apporteront des précisions, sur les conséquences de ces incendies, il n'y a pas de quoi s'en inquiéter, pour le moment. Mine de rien, il est déjà 19 h. C'est bien triste toutes ces nouvelles, mais je commence à avoir un petit creux et toi ?

– Un énorme, cela sent bon en plus ! Je vais mettre la table ! S'enthousiasma Sami, d'une voix dynamique, en se dirigeant vers la cuisine.

– Excellente idée, mon ange, complimentai-je, la vue rivée, sur sa trajectoire et d'un air satisfait. »

Toutefois, cette joie n'était qu'une apparence de mes émotions intérieures, car à cet instant, la pensée de faire face au tendre chevalier qui fait battre mon cœur m'amena à réfléchir deux minutes, sur un dilemme déstabilisant. « Dois-je l'avertir de ces incidents ou pas ? ... Logiquement, je devrai le faire... Mais... je crois que je vais laisser passer quelques jours... D'un autre côté, s'il l'apprend par quelqu'un d'autre, comment va-t-il réagir ? ... Oh non, il vaut mieux que je le fasse... » Finalement, malgré mes craintes, je repoussai ma réflexion à une

échéance ultérieure, afin d'observer la tournure des événements des jours à venir et la prendre en considération, dans ma décision définitive. Sereinement, je repris le cours de ma simple vie, en observant l'adresse et l'art de mon fils à décorer une table. Soudain, je fus emportée par une impétueuse suspicion du ressort de cette convocation. « Qu'est-ce que ça signifie tout ça ? Pourquoi me convoque-t-on pour une déposition, un dimanche ? Cette affaire aurait pu attendre lundi. Et pourquoi au commissariat central, alors qu'il y en a un, à cent mètres d'ici ? Mon tendre Loïc aurait pu certainement me fournir des explications à ce sujet, mais... » Et je repartais sur une effroyable hésitation à me confier à l'homme de ma vie. L'ampleur de mon tourment provoqua une sensation de précipitation du temps. Ce qui me convenait humblement, car je souhaitais clore cette affaire, le plus rapidement possible. Sami m'en délivra par l'odeur alléchante des plats qu'ils avaient pris soin de réchauffer et qu'ils déposaient sur la table de la salle à manger. Nous dînâmes dans le mutisme, puis mon fils me tendit l'enveloppe qu'il avait glissée dans sa poche, lorsqu'il avait débarrassé la table de ce qui l'encombrait, avant de l'habiller d'une étoffe de lin vert pomme, de deux parchemins rouge foncé, de belles faïences et de beaux couverts assortis. Le cachet de la poste indiquait sa provenance. Mon p'tit loup le fixait avec avidité.

– « Alors ? Qu'est-ce qu'elle nous révèle ? S'enquit celui-ci, les yeux pétillants de curiosité et d'impatience.

– Elle vient du Finistère, informai-je, de Brest, plus précisément, elle nous est bien adressée, par contre, elle ne mentionne aucune identité de l'auteur.

– Pourquoi n'était-elle pas dans notre boîte aux lettres, avec les autres courriers ? Suspecta-t-il, les yeux plissés.

– Un de nos sympathiques voisins l'a peut-être reçue par erreur et l'a glissée sous notre porte, pendant notre absence, énonçai-je, c'est du moins ce qui me paraît le plus probable. Voyons voir ce qu'elle nous réserve, fis-je, en la décachetant. »

Une lettre soigneusement pliée s'y trouvait. Je la sortis de l'enveloppe, la dépliai avec délicatesse et découvris, le regard allumé de stupéfaction, une petite et fine plaque noire.

– « Qu'est-ce que c'est ? Chercha Sami, en se hissant au-dessus de mes mains, pour améliorer sa visibilité.

– Je l'ignore, avisai-je, je vais la prendre, méticuleusement, pour ressentir sa matière entre mes doigts. On aurait dit une pierre, oui, de la pierre taillée, genre silex ou autres, mais absolument pas de la roche volcanique d'ici ni un minéral ni une pierre précieuse.

- Tu ne peux pas être un peu plus précis ? S'enquit mon fils.
- Tu sais, j'ai été une fine collectionneuse de minéraux et de pierres plus ou moins originales dans ma jeunesse. Or là, franchement, je ne peux ni me prononcer sur la véritable nature ni sur l'origine de celle-ci.
- Donne-la-moi ! Réclama mon petit prodige. »
- Sans hésiter, je la lui remis.
- « Effectivement, rien quand la touchant, elle a l'aspect physique d'une pierre, confirma-t-il, d'un air concentré. Hum !!! Elle est épaufrée... de six millimètres d'épaisseur... d'un gris tirant sur le bleu... je dirais... que c'est une roche métamorphique... de la famille des schistes... Pour être plus clair, c'est de l'ardoise. C'est une variété de roche que l'on retrouve en Bretagne. Sous sa forme taillée, elle recouvre la quasi-totalité des maisons. Je l'ai vue dans une émission, sur le lac de Guerlédan, à la télé.
- Une ardoise ! Découvris-je, le visage marqué par la surprise. Mais qui nous l'a envoyée et dans quel intérêt ? M'inquiétai-je. Il n'y a aucune inscription sur la lettre.
- Peut-être mamie, suspecta mon p'tit loup, d'un air convaincu, ma mamie, pas Manou, bien évidemment, mais ma véritable mamie.
- Non, je ne pense pas, réfutai-je, elle ne vit pas à Brest et elle aurait au moins signé le courrier, sans négliger le fait qu'elle ne nous a pas donné de nouvelles, depuis un moment déjà et...
- Man ! Interrompit mon bambin, des lettres y sont gravées.
- Tu en es sûr, doutai-je, avec effroi, en me rapprochant, aussitôt, de ce mille-feuille naturel.
- Oui, regarde !
- ORACUM HEROS Y, lus-je. Qu'est-ce que cela signifie ?
- Eh bien là, tu me poses une colle, avoua Sami, d'un air déçu, je l'ignore totalement.
- C'est peut-être du latin, il faudrait le taper dans un des moteurs de recherche du web ou sur une page traductrice, pour le savoir mais... nous le rechercherons plus tard, parce que demain, une rude journée m'attend, suggérai-je, l'expression soucieuse.
- Tu as raison, il faut te présenter au commissariat et répondre de notre présence sur les lieux des incendies, avec un Esprit saint, dans un corps sain, adhéra-t-il, d'une inflexion consciencieuse. Prends ta douche, moi, je débarrasserai la table, proposa-t-il, d'un ton attentionné.
- Merci, mon ange, tu es à croquer, gratifiai-je, en le serrant contre moi. »

Rassérénée, je me rendis dans la salle de bains et profitai de cette eau fraîche des sources de nos belles ravines affluentes, durant dix minutes. Puis, épuisée par les évènements qui s'étaient déroulés au cours de la journée, je m'endormis devant le poste de télévision, juste avant les informations régionales et nationales. Comme de coutume, Sami se trouvait dans sa chambre et entretenait ses plantes, avant de se coucher.

Chap. II

Dans L'antre De La Démesure.

Le lendemain matin, il m'apprit l'état actuel des faits criminels de l'incendie. Il avait suivi les informations télévisées de sa chambre, par le son de mon poste de télévision qui les avait transmises à mon insu. Une dizaine de blessés étaient recensés par la police judiciaire, dont trois, dans un état grave et un très critique. Après une matinée pesante, mon instinct de survie me conduisit devant le central de police de la rue Malartic. Était-il prudent de rouler ? J'étais dans l'incapacité de mesurer le danger ni de m'apercevoir que les rues de la ville étaient désertifiées. Il est vrai qu'avec le taux fulgurant de la pauvreté, le nombre de voitures, en circulation, dans l'île chutait d'année en année, depuis la fin des plus grands cataclysmes, de ces deux derniers siècles, jusqu'à ce jour. Les chaussées avaient subi le même déclin, beaucoup d'entre elles étaient impraticables et interdites d'accès. Néanmoins, en ce beau dimanche ensoleillé, la majorité des citadins de la première classe et de la moyenne se pavanaient à la plage ou profitaient de la nature en montagne et s'y revivifiaient. Mais moi, mon état d'accablement emprisonnait ma conscience, dans un cercle vicieux, où mon angoisse alimentait mes doutes qui amplifiaient de nouveau celle-ci. Des bouffées de chaleur entrecoupées par des frissons de frayeur s'emparèrent de chaque centimètre carré de mon corps. Une sueur torrentielle glissait sur mon front et m'incommodait excessivement. Je pressentais une possibilité d'inculpation, sans en comprendre la raison. Avec courage, je me présentai à l'accueil. Je m'étais revêtue d'un resplendissant pantalon tailleur blanc, en col de soie satinée, que ma mère cachait dans les placards de notre demeure familiale, et je m'étais chaussée d'une belle paire de mocassins, en cuir satiné blanc. Il faut dire qu'en ces temps de grande pauvreté intellectuelle et financière, tout signe extérieur de richesse était une cible assurée d'agressions et de vols. Et à moins d'une soirée mondaine exceptionnelle et privée, les rares citoyens modestes qui pouvaient encore

s'offrir une belle parure la dissimulaient, dans les coffres-forts des combles de leur demeure. Dans ma situation, je souhaitais agir, en ma faveur, sur l'indulgence du commissaire chargé de prendre ma déposition, par une apparence soignée et une attitude correcte. D'ailleurs, la beauté et l'éclat de ma parure détournaient tous les regards, vers mon visage pâle de frayer. Une adjointe administrative de police et un brigadier se tenaient au comptoir d'accueil, lorsque je franchis le sas de l'entrée. Dès qu'ils s'en aperçurent, ils m'accueillirent avec diplomatie. Je leur remis ma convocation et observai chacune de leurs réactions. À peine eurent-ils contacté l'officier HOAREAU, chargé de l'audition, qu'un homme d'environ une trentaine d'années pénétra, avec assurance, dans ce même hall. Son métissage hors du commun lui conférait un air autoritaire et provoquait la perplexité de tout premier interlocuteur. Sa peau bronzée et ses cheveux d'un châtain clair doré soulignaient le vert émeraude des iris de ses yeux bridés. Sa physionomie reflétait incroyablement et pratiquement l'ensemble des ethnies de l'île. D'emblée, son annonce me pétrifia et me scotcha au sol.

– « Bonjour, Mademoiselle BOYER, merci, pour votre ponctualité, je suis l'officier HOAREAU de la police judiciaire, de la Préfecture de Saint-Denis, nous avons omis, accidentellement, de vous notifier de vous présenter avec votre fils. Mais nous avons entre-temps réparé notre erreur. J'ai en ma possession une ordonnance d'une commission rogatoire du juge d'instruction, pour l'auditionner également, déclara-t-il, avec amabilité. Je vous remets donc sa convocation.

– Auditionner mon fils ! Soulevai-je, d'un ton contenu et les prunelles ouvertes de panique, en prenant le courrier qu'il me tendit. Bi... Bien entendu... »

Dans l'espace d'une seconde, mon cerveau cogita pour me sortir de mon état d'effroi. L'aspect positif de ce premier contact, avec cet officier qui me semblait plutôt sympathique ne me rassurait guère. Pourtant, mon intuition me rappelait assidûment que je n'avais rien à me reprocher. En plus, l'appréhension, liée à cette audition, que j'avais éprouvée hier, durant mon trajet s'était estompée, grâce à l'amabilité des brigadiers à l'accueil. Au-delà de tout espoir, je réussis à faire abstraction de ce qu'il s'était dit à l'instant, en lui présentant, d'une voix pas très rassurée, mes civilités un peu décalées.

– « Excusez-moi pour mon manque de savoir-vivre. Bonjour, Monsieur l'Officier !

– Enchanté, Mademoiselle BOYER, il va de soi, bien entendu. Je vous en prie, appelez-moi HOAREAU et suivez-moi dans mon bureau. »

Sans réagir, je le suivis à l'étage au-dessus. Pourtant, je n'eus qu'une phénoménale envie, fuir. Sur le seuil d'entrée de sa porte, il s'arrêta pour m'accorder le passage.

– « Allez-y, entrez et asseyez-vous !

– Oui, Monsieur, merci, balbutiai-je, la mâchoire crispée, le teint blafard et les mirettes cernées de fatigue. »

Son local n'était pas très grand, mais convivial. Parmi les dossiers de photos de certains criminels et des personnes recherchées pour un délit, il avait placé, à la gauche de son ordinateur, des photos d'enfants et d'une famille que je supposai être la sienne. Sur le mur à droite de l'entrée, des clichés de scènes de crimes placardaient un tableau de liège. Celui d'en face supportait un grand miroir et un petit distributeur d'eau. Derrière son bureau, des tableaux de chiens et de chats encadraient celui de leur confrérie. Ses détails confirmaient mes intuitions sur la confiance que je pouvais lui accorder. Pour un officier de la police judiciaire, il était différent de ceux de la veille et il essaya par une attitude courtoise de me mettre à l'aise.

– « Détendez-vous, Mademoiselle ! Il fait assez chaud comme ça et votre crispation ira de pair avec votre sueur.

– Je..., je vais essayer, bégayai-je, d'un air terrorisé.

– Tenez ! Prenez un mouchoir, dit-il, en me tendant sa boîte à serviette de papier recyclé. Rassurez-vous ! Nous n'avons vraiment pas l'intention de vous arrêter, pas la si belle et intelligente serveuse que vous êtes, à moins que vous ne soyez notre fameuse pyromane. Mais vous n'avez absolument pas cette tête-là et vous n'avez pas de casier judiciaire, il me semble. Par contre, vous vous rapprochez dangereusement de celle d'une femme qui agonise terriblement, dans d'atroces souffrances. Allons, allons ! Reprenez-vous, soyez forte et confiante, conseilla-t-il, d'un ton attentionné. Je suis convaincu que c'est à la hauteur de vos possibilités. Vous allez juste devoir répondre à quelques questions. Il n'y a rien d'effrayant à s'y soumettre et il est impératif que vous soyez concentrée, pour vous remémorer les événements passés, dans l'ordre chronologique de cette affaire d'incendie.

– Merci beaucoup, à vous, de me soutenir avec autant d'empathie, car j'avoue que j'en ai bien besoin à cet instant même, observai-je, le regard troublé d'intimidation.

– Allez, ça va bien se passer, je vous garantis d'un jugement impartial. Et prenez tout votre temps, réfléchissez bien avant de répondre. Je vais démarrer l'audition. Comment justifiez-vous votre présence et celle de votre fils sur chaque lieu du crime ? Assigna-t-il, d'emblée, d'un ton calme et posé. »

Inéluctablement, il atteignit son objectif. La trépidation de mes mains cessa et je pris un peu plus d'assurance. Sachant que l'officier DU VERN avait fait allusion à deux caméras sur six, je réfutai le sujet, d'un air étonné :

– « sur chaque lieu !

– Du moins sur deux, reprit l'officier HOAREAU, nous en possédons les preuves qui, d'ailleurs, ont été portées à votre connaissance hier, lors de votre entretien, avec deux officiers de la maison, et durant lequel vous nous les avez également confirmés. Selon vos propos, vous étiez effectivement en ville, en compagnie de votre fils, dans l'après-midi du samedi et vous étiez sur les lieux des incendies qui font les objets de votre interrogatoire. C'est écrit noir sur blanc, dans le rapport des officiers SALOMON et DU VERN. Ce qui constitue deux pièces à conviction qui impliquent une justification de votre part et des détails, sur le déroulement des faits.

– Oui, en effet, nous étions bien dans ces commerces, pour effectuer quelques achats destinés à mon fils, par contre c'était bien avant les incendies, nous n'avons vu aucun signe précurseur annonçant leur départ, ni pensé à l'éventualité de tels délits criminels. Mais est-ce que vous me soupçonnez ? Si vous portez le moindre soupçon sur moi, je ne sais pas ce que je pourrais vous dire de plus, à part vous clamer mon innocence.

– Ne vous emballez pas, Mademoiselle, et évitez, s'il vous plaît, d'anticiper toutes les actions et conclusions à venir, vous vous mettez la pression inutilement, recommanda l'officier HOAREAU, d'un ton diplomate. Y aurait-il une raison qui m'amènerait à penser que vous êtes l'auteur, de ces incendies criminels ?

– Aucune, je vous rassure, déclarai-je, d'une voix catégorique. Je ne suis pas à l'origine de ces sinistres et même s'il advenait que j'aurais pu les provoquer, accidentellement, je ne vois pas de quelles manières cela aurait pu se produire. Je ne fume pas, je ne me drogue pas et je ne bois pas non plus. Je n'ai pas d'antécédents avec la police, énumérai-je, d'un air déconcerté... à part... à part la fois où je me suis retrouvée en contresens, d'une rue mal signalisée, repris-je, d'une intonation teintée de sincérité. »

Il marcha dans toute la pièce et tourna autour de mon fauteuil. Son visage traduisait son embarras de maintenir ses sentiments subjectifs, dans la limite du respect de la présomption d'innocence et donc de la loi.

– « N'avez-vous vraiment rien remarqué de suspect, durant ce laps de temps ? Continua-t-il, le front plissé d'incertitude.

– Non, j’ai beau réfléchir, mais je ne vois rien, rétorquai-je, timidement. C’était un samedi après-midi comme les autres, avec beaucoup de monde au centre-ville.

– Que faisiez-vous il y a quinze jours ? Questionna-t-il, la conscience excitée d’avidité.

– Si vous faites allusion au troisième samedi du mois de juillet, j’étais dans la matinée chez moi et de 14 heures jusqu’en fin de soirée, sur mon lieu de travail, mes collègues et mon patron peuvent en témoigner, m’acquittai-je, d’une inflexion empreinte d’assurance.

– Bien ! C’est tout pour aujourd’hui, Mademoiselle, avertit-il, d’un air plus clément, restez sur le territoire ou avertissez-nous de tout départ, au cas où la justice vous solliciterait, pour une seconde déposition, sur cette affaire. Et je vous rassure, cette assignation à résidence du juge d’instruction et de madame la substitue du procureur n’est en rien une accusation. C’est juste une procédure administrative et judiciaire censée faciliter les enquêtes et les rendre moins coûteuses. N’oubliez pas de revenir avec votre fils dans la semaine. Je ne vais pas vous fixer un rendez-vous pour cette fois. Par contre, passez-moi un petit coup de fil, pour m’avertir de votre arrivée, avant de venir. Surtout dans l’éventualité où vous préféreriez que je traite personnellement votre dossier, conclut-il, d’un ton affable, en refermant d’une main, la chemise contenant les informations de l’enquête judiciaire, sur son bureau. Avant de vous libérer, si vous me le permettez, je vais procéder à une deuxième vérification de votre puce*, prôna-t-il, d’un ton nuancé de délicatesse et d’autorité. »

À mon grand soulagement, il abrégait l’audition. Je m’empressai de lui donner mon accord, pour subir le contrôle de ma puce*, malgré mes premières craintes, lors de l’inspection des deux premiers officiers, dont les souvenirs soulevèrent une brève appréhension, à cet instant. Il faut dire que je savais exactement ce que j’allais lui répondre, à propos de l’inexistence de Sami, dans le fichier de ma puce*, afin de gagner du temps, sur mes futures réflexions et décisions, en fonction de l’évolution de ma situation.

– « C’est un honneur de vous prouver mon honnêteté, Monsieur, l’offi... euh ! ... Excusez-moi, Monsieur HOAREAU. Et pour mon fils, je tâcherai me souvenir de vos aimables suggestions et vous le présenterai pour son audition. »

Il s’approcha et entra mon code d’identification dans son Electrodétecteur*. Un point rouge de son appareil clignota simultanément, à un son strident et semblable à une alarme de détenus, en évasion. Pendant que le bruit résonnait dans mes tympan, le souvenir de cette odeur de

fumée, devant la devanture du magasin de chaussures, surgit dans ma pensée.

– « Eh bien, tout m’a l’air dans les règles par ici, votre identité, vos empreintes digitales et oculaires, votre ADN, votre historique juridique et judiciaire, ceux de votre fils y sont, il ne manque rien. Je vois que les mises à jour annuelles sont tenues, vous ne pouvez pas être plus conforme envers la loi en vigueur. Alors, qu’est-ce qu’ils ont rapporté ces deux goupils ? Observa-t-il, à propos de ses collègues, même votre photo d’identité et celle de votre fiston sont à jour. “Hein !!! Qu’est-ce qu’il raconte ? Songeai-je, simultanément. C’est... C’est impossible !” Voilà ! Vous n’avez plus à vous en faire jeune demoiselle ! Continua-t-il, d’un ton affable. Je rectifierai le rapport établi contre vous et signalerai leurs erreurs à mon supérieur. Ils ne pourront pas s’y opposer, car l’ensemble du personnel du commissariat se porte garant du bruit qu’a émis mon Électro*. C’est la garantie de la présence et du bon fonctionnement de votre puce*.

– Je vous remercie infiniment, Monsieur HOAREAU. Vous avez le profil type du fonctionnaire de police, en qui tous citoyens accorderaient aveuglément sa confiance, en étant rassurés d’un débouché honorable et respectueux.

– Merci, de votre éloge, Mademoiselle, je vous raccompagne à la sortie, évoqua celui-ci, en m’invitant à engager la marche.

– C’est très aimable à vous, mais avant de sortir de cette pièce, j’ai quelque chose à vous confier.

– Allez-y, je vous écoute, suggéra-t-il, d’une voix enjouée.

– Certains souvenirs de nos emplettes de ce fameux et redoutable après-midi viennent d’émerger de ma conscience, déclarai-je, d’une intonation confiante. Lorsque nous étions devant le magasin de chaussures, une odeur suspecte nous était parvenue. J’ai même cru qu’il s’agissait du moteur de ma voiture.

– Dites-moi, si vos souvenirs sont clairs, quelle heure était-il exactement ? Sollicita l’officier HOAREAU, d’un ton plus sérieux.

– Aux environs de 16 heures, précisai-je, les pupilles dilatées de véracité et d’émotions.

– Eh bien, je vous remercie pour votre précieuse déposition, Mademoiselle BOYER, elle nous sera d’une très grande utilité, dans la poursuite de notre enquête, gratifia-t-il, d’une voix honorable. Venez, je vous raccompagne et si d’autres moindres détails vous revenaient, aussi infimes qu’ils ne vous paraissent, n’hésitez pas à m’en informer à toute heure de la journée, au commissariat ou directement sur mon portable,

dont vous trouverez le numéro, sur cette carte de visite. Gardez-la soigneusement.

- Je prends note, Monsieur HOAREAU, et merci, pour la carte.
- Vous êtes venues en Tram ? S'enquit-il, d'un ton attentionné.
- Non, en voiture, précisai-je.
- Alors, soyez vigilante et prudente sur la route. À bientôt, Mademoiselle, salua-t-il, d'une voix affable. Et la prochaine fois, à moins que vous n'ayez des achats volumineux à faire, comme je ne vous ai pas astreinte à une heure fixe, pour votre fils, utilisez le tram-train et les transports en commun, d'autant plus que vous êtes seule, il ne faut pas que nous relâchions nos efforts pour la planète, après les cauchemars éveillés que le ciel et la terre nous ont fait vivre. Même s'il est un peu vétuste ce tram, nous avons eu tant de mal à le maintenir en route qu'il faut continuer à le rentabiliser, envers et contre tout, afin de privilégier d'autres secteurs du projet de Sauvegarde De La Planète*.

- Bien entendu, Monsieur HOAREAU, j'aurais dû y penser, je m'y attacherai la prochaine fois, au revoir, agréai-je, d'un air ravi et rassuré, en progressant vers la sortie. Et merci, encore, d'avoir éveillé ma conscience, sur ces moments catastrophiques de l'histoire du monde. »

Sous une averse orageuse, je quittai calmement le poste, sans me retourner. Passé le portail, mon angoisse ressurgit brusquement. Dans un élan de panique, après avoir enlevé mes chaussures, je m'éloignai à une vitesse digne d'un record olympique, de peur qu'un autre officier ou agent de la police judiciaire que celui-là ne me sommât à un nouvel examen ou à n'importe quelle autre question. Le battement de mon cœur résonnait dans mon esprit tourmenté, par les événements de ces dernières heures. « D'où pouvait provenir le dysfonctionnement de ma puce* ? ... Serait-il, lié à mon fils ou à moi-même ? Pensai-je, simultanément à mon sprint. Comment et qui a répertorié Sami dans mon fichier d'identité ? ... D'autant plus qu'il n'en a pas parlé... mais il est convoqué, alors, par quelles tactiques va-t-on pouvoir passer inaperçu, de cette infraction ?... Pff ! Il faudrait un miracle... Que peut bien contenir ce fichier à l'heure actuelle ? » Essoufflée, je ralentis ma course pour gagner ma voiture stationnée sur la place de Metz. « De quelles manières vais-je procéder, pour obtenir ces informations ? Bien, pour le moment, l'essentiel tient dans la fiabilité de ma puce*, à tout instant crucial. Allez, je vais y arriver ! Je suis une fonceuse ! » Soulagée, je roulais cette fois très prudemment, en direction du boulevard sud, la RN6, à une heure où la ville était toujours silencieuse. La pâleur de mon visage s'effaça progressivement et mes joues reprirent partiellement, de leur couleur rosâtre. À l'entrée de l'immeuble, je n'eus plus qu'une idée en tête,

récupérer mon gamin chez Manou qui m’attendait, impatientement.

– « Entre vite, ma fille, recommanda celle-ci, d’une inflexion attendrie et usée par les années. Ne reste pas dehors sous cette pluie, je vais te faire un bol de thé bien chaud, pour te réchauffer. Tu es toute froide, ma petite, tu risques de t’enrhumer, observa-t-elle, le front plissé d’anxiétés, en m’attirant simultanément par le bras, vers elle, avant de nous diriger, vers la cuisine. Assieds-toi, incita-t-elle, en me tendant une chaise.

– Merci, mamounette, formulai-je, d’un ton exténué, un peu de repos me paraît opportun, ses dernières heures m’ont été si terribles que tu ne saurais nullement les imaginer... »

Et je lui racontai l’intégralité du déroulement de mon interrogatoire, dans la précision infime des faits.

– « Tu n’aurais jamais dû répondre à ces questions, sans la présence d’un avocat, ma pauvre fille, déclara-t-elle, les yeux éclatants d’inquiétude.

– Rassure-toi, ma petite mamoune, cet homme ne reflétait aucune hostilité, émis-je, d’une voix chaleureuse.

– Je ne doute pas de son honnêteté, jeune fille, mais uniquement de la valeur des procédures qui ne t’assurent pas une marge de sécurité, contre la moindre possibilité de poursuite, après ta déposition et qui peuvent finir par un mauvais jugement ou une mauvaise interprétation de celle-ci, par ces hommes de loi, précisa-t-elle, les iris incendiés de panique. Un homme de loi est avant tout un homme, avec de superbes qualités, certes, mais pour certains d’entre eux, beaucoup trop à mon goût, avec principalement ses défauts qui, souvent, dévalorisent les valeurs républicaines de ces métiers respectueux et respectables. Défauts qu’ils ne reconnaissent pas et qu’ils n’assument pas toujours d’ailleurs, surtout lorsque cela atteint leur conviction de macho ou de tous autres cultes qui portent atteinte à l’intégrité et la dignité d’un individu, je dirais même une pathologie psychique entretenue, dans le déni, par la société.

– Soit, Manou, admettons que tu aies raison, avec quoi aurai-je rémunéré cet avocat ? Quêtai-je, d’une intonation avide, même un troc, je ne suis pas en mesure d’opérer en ce sens, par manque de moyens.

– À ce sujet, je ne peux pas te répondre pour le moment, par contre, je vais me renseigner, offrit celle-ci, les prunelles embrasées de conviction et d’attention. De ton côté, rien ne te retient d’en faire autant que moi.

– Je reconnais entièrement qu’il est possible que tu aies vu juste, admis-je, le visage empreint de crainte et de doute. Une audition le dimanche au commissariat central, alors que le quartier dispose d’une

grande brigade de Police, traduit leur suspicion à mon égard ou cache certainement des réalités plus graves. En plus, je n'ai même pas songé à les interroger à ses sujets. Et j'ignore comment, Sami peut avoir une existence reconnue, dans le fichier de ma puce* et je doute encore plus pour la source de celle des informations qui s'y trouvent.

– C'est aussi l'objet de mes préoccupations, confia notre doyenne, d'un ton anxieux. Cet enfant n'est pas censé avoir une identité, encore moins une puce*, vu les circonstances de sa venue au monde. Alors, se retrouver dans ton profil identitaire, ce n'est pas un bon signe.

– Ça y est nous y sommes, la totalité des portes des ennuis se sont bien ouvertes et je m'y suis bien engouffrée, conclus-je, d'une voix désespérée. Mais je ne les laisserai pas se refermer sur mon passage et m'y emprisonner à vie. En conséquence, j'y vais de ce pas suivre tes conseils. Où est mon bébé ?

– Pas d'affolement, il joue dans ma chambre, indiqua la gentille et douce mamie de substitution, d'un ton rassurant. Je te le ramène. »

Celle-ci revint avec mon fils qui se jeta, dans mes bras, les lèvres étirées de satisfaction.

– « Tout s'est bien passé, mam ? Questionna-t-il, le regard scintillant d'appétence de le savoir.

– Oui, mon cœur, tout est entré dans l'ordre, réconfortai-je, en sachant pertinemment qu'il devra, par obligation, se présenter à l'officier HOAREAU, pour une déposition, dans peu de temps. »

À vouloir le protéger, j'étais sous l'emprise de mon instinct maternel qui m'empêchait, parfois, d'être un peu plus consciencieuse de nos réalités existentielles, notamment que Sami pouvait connaître la véracité de mes propos et, par conséquent, il m'était inutile de lui mentir. Manou nous accompagna à la porte. Cette vieille femme était une voisine, en qui j'accordais ma confiance entière. Sur ces 155 cm de stature, elle dégageait, néanmoins, un charme éblouissant, grâce au gris satiné de sa chevelure abondante et une curiosité captivante, au-delà de son look physique et vestimentaire masculin. Toujours souriante et joyeuse, elle passait ses journées à contempler ses fleurs ou certains jours, à lire des contes à sa chatte qu'elle appelait Ti Mimi, un skogatt blanc originaire des forêts norvégiennes, avec des iris vert clair. Parfois aussi, elle parlait toute seule. En quelques mots, selon son entourage, elle souffrait d'une défaillance mentale. Partant de ce fait, à mes yeux, sa conjoncture de vie correspondait parfaitement à tous mes critères relationnels, pour lui confier mon p'tit loup. Ce petit homme était un enfant différent des autres. Il souffrait de la maladie du soleil, nommée dans un langage scientifique le xéro derma pigmentosum. Ce qui expliquait la présence, sur son

corps, d'une double peau en lycroma* que j'appelais enveloppe charnelle*. Du moins, c'est l'apparence que j'offrais aux curieux ; car en vérité, le problème était tout autre. En cette période, Sami, Manou et moi le connaissions bien et l'apprivoisions chaque jour. D'ailleurs, la forte intuition que l'existence de mon chérubin était liée à la mienne et que la rencontre avec notre sorcière bien-aimée n'était pas le fruit du hasard survenait tout le long de mes péripéties. Je vais vous en exposer les raisons, à travers mon enfance que je vous dévoile à présent, sans retenue, puis en relatant le passage de mon étrange découverte, jusqu'à ma conclusion finale. À vous d'en juger.

(*) Glossaire page 479

(°) Langues et expressions page 483

Chap. III

Le Rivage De L'enfance.

Je me prénomme Christine. BOYER est mon nom de famille. Par une très froide matinée d'hiver, du 23 janvier de l'année 2216, le monde me pointa les prémices d'une longue vie, à Saint-Denis de l'île de la Réunion, un département français situé dans l'océan Indien. Aussitôt, un lieutenant chirurgien de la section criminelle du commissariat central, mandaté par le substitut du procureur pour la gestion judiciaire des naissances, m'implanta une puce* électronique de détection et de localisation des individus, à la maternité de l'hôpital des armées. Les autorités compétentes nationales avaient imposé ce système de sécurité à chaque citoyen, depuis les années 2175, afin d'éradiquer toutes formes de délinquance criminelle qui sévissaient, dans tous les départements français. Saint-Denis, la capitale de l'île, était une grande ville moderne et ouverte sur tous les continents. Elle n'avait pas subi l'évolution destructrice des infrastructures et des citoyens des grandes agglomérations de la métropole et constituait au plan national, un carrefour stratégique des conférences gouvernementales et scientifiques, sur le destin écologique de la France et du Monde. Cette année-là, une nouvelle série de catastrophes naturelles conséquentes au bouleversement climatique se produisit à travers les pays et continents, en n'épargnant personne. Il en résulta une effroyable pénurie d'eau potable. La moitié des sources pluviales étaient polluées. Une recrudescence mondiale de mort-nés et de nouvelles maladies infantiles était réapparue, dans l'intégralité des familles de l'ensemble des classes sociales, à compter de la disparition des dernières calottes glaciaires et la fonte bien entamée des permagels des deux pôles. Ces derniers événements accrurent cette croissance d'hécatombes infectieuses et virales. Les grossesses et les naissances se vivaient dans l'angoisse et la souffrance d'un potentiel décès, de chaque mère et de sa progéniture. Certaines mouraient de déshydratations ou d'hémorragies, à la suite des complications de leur enfantement.

D'autant plus que l'accès aux soins médicaux, ainsi que celui de l'instruction n'était réduit qu'aux portefeuilles de chaque individu. Mes parents m'avaient tellement souhaitée, que mon père avait anticipé les soucis et pris soin d'isoler son épouse de tous les agents d'infections, durant neuf mois. À l'heure inévitable de l'accouchement, pendant qu'une averse de neige recouvrait la totalité des rues, ils furent partagés entre un sentiment de joie et de terreurs, face à tous ces risques mortels. Heureusement, mon excellente santé leur épargna d'affreuses douleurs psychiques. Celle de ma mère était saine également. Que du bonheur ! Qui-conque ne pouvait espérer mieux.

C'était une époque où les sectes avaient envahi tous les continents. Depuis les années 1950 jusqu'actuellement, leurs prédictions de fin du monde avaient pris de l'ascension, grâce à une diffusion massive de celle-ci, à travers des revues spéciales et des magazines télévisés, des chaînes souvent privées, dans tous les coins de la planète. Par contre, dans l'île, juste après le XXIIe siècle, nous avons été à l'abri de ces mouvements charlatanismes, durant deux décennies. Ayant conservé ses atouts attractifs, la région demeurait le repère touristique très convoité des Européens et des étrangers. Elle affichait deux saisons bien prononcées, l'été et l'hiver qui ne durait que trois mois, de janvier à mars, mais qui parfois pouvait être très neigeux ou verglaçant, sur l'ensemble du territoire. La Réunion était le seul endroit du globe terrestre qui avait subi, dès le XIXe siècle et par les nombreuses éruptions volcaniques de tous ses cratères terrestres et océaniques, de petites extensions en superficie. Et à la longue, elle affichait un agrandissement de 30 km carrés en moyenne par an, avec un chiffre très étonnant de 58 km carrés 200 en 2129, du fait de l'écoulement, vers la mer, de la lave incandescente qui se figeait au contact de l'eau tempérée de l'océan. Favorablement, ses éruptions se déroulant, en grande partie, dans l'eau et en bordure des côtes ne furent d'aucun danger, pour la population et les infrastructures de l'île.

Nous vivions dans une grande maison, construite selon les normes écologiques et anticycloniques d'une époque lointaine, au centre de la ville. Notre demeure ancestrale qui constituait l'héritage familial de ma mère, de génération en génération et qui était classée, dans le registre des patrimoines nationaux se situait dans la rue de Paris et présentait tout le charme de l'architecture créole ancestrale. Courageusement, elle avait survécu à de nombreux cataclysmes, dus aux caprices du climat qui ne ménagea guère les infrastructures immobilières de la région, comme furent démolies massivement celles de la métropole. Par contre, nous évoluions dans un contexte économique et social, plutôt agréable, pour une

catégorie de gens et impitoyablement exécrationnel et misérable, pour les autres. Cependant, l'un comme l'autre étaient à l'abri de la grande délinquance juvénile que subissaient de plein fouet les départements français et qui, malgré le système efficace et inhumain de sécurité électronique, persuada le gouvernement à rétablir le couvre-feu national d'une troisième guerre qui, cette fois, n'était pas mondiale, mais plutôt civile et locale.

Gracieuse et souriante, je découvrais le monde sous l'admiration de mes parents, en balbutiant précocement. À tout juste neuf mois, j'exécutai mes premiers pas et développai ma hardiesse. Dès l'âge d'un an, mes grosses boucles blondes retombaient sur mes épaules et quelques taches de rousseur apparurent. Mon vocabulaire s'élargissait et mon talent de chanteuse se développait. J'esquissais certains airs des variétés françaises de l'époque, lorsque je me réjouissais des moindres moments de bonheur en famille. Mon père, Maxime, adjudant-chef de l'armée de terre à la retraite, assurait le poste de courtier, d'une des deux caisses d'assurance vie de l'île. À ma naissance, sa joie fut de constater mon éveil très avancé. Et au fil du temps, cette précocité se confirmait. C'était un homme aux cheveux bruns, de type européen, légèrement baraqué, avec des traits plutôt fins et élégants sur ses 1 m 84. Par contre, ma mère, Françoise qui ne mesurait que 150 cm ne manquait pas de rondeurs, bien placées. De type européen également, ses cheveux d'un noir soyeux glissaient sur ses épaules, jusqu'au bas du dos et relevaient la blancheur de sa peau dénuée d'imperfections ou de signes quelconques. En complicité, ils avaient plaisir à s'habiller bon chic, bon genre et profitaient de toutes les soirées dansantes entre amis et proches, en prétextant qu'on n'avait qu'une seule vie. Ma mère qui était une femme au foyer avait un caractère un peu plus réservé et voyait d'un mauvais œil la rapidité à laquelle je cheminai vers mon autonomie. Elle avait reçu une éducation rigide, dont les valeurs se reposaient sur une adhésion à la tranquillité quotidienne que procurait un état d'ignorance, en matière de relations humaines, amicales et surtout sentimentales, malgré sa grande culture et ses capacités intellectuelles plutôt élevées. Certes, son choix facilitait l'existence, mais en contrepartie, la menait droit à la dépendance et à la soumission d'un tiers, ainsi qu'à l'incapacité de prendre la moindre initiative autonome.

— « Tu vas t'attirer des ennuis, si tu grandis avec autant de témérité et de pitié, grondait-elle, en journée. »

Et moi, je lui répondais en chantonnant et en dansant autour d'elle, sur des airs de mes compositions et des pas de ma propre improvisation

qui l'agaçaient toujours, par contre, pas autant que les fois où je fredonnai, avec ferveur, ma mélodie liée à mon refus de l'aider, aux tâches ménagères.

– « Ne t'en fais pas maman ! Ne t'en fais pas ! Tu te fais beaucoup trop de tracas ! Un jour, tu verras, un jour, tu verras... »

– Christine ! Veux-tu te taire ! Somnait-elle, d'un ton colérique, pendant que j'entonnais de plus belle.

– Ne t'en fais pas maman ! Ne t'en fais pas ! Tu te fais beaucoup trop de tracas ! Un jour tu...

– Tais-toi petit monstre, exigeait-elle, d'une voix criarde, en brandissant le manche à balai, avant de me punir par l'obligation de répondre, à des travaux d'intérêts collectifs familiaux. »

Il va de soi que sa colère était fondée. Mais chargée d'espièglerie, avant qu'elle m'eût attrapée, pour me contraindre à appliquer ses ordres, j'avais parcouru un marathon de 2 km autour de notre résidence et dans notre vaste jardin. En dehors de ces fâcheux rapports, c'était une mère aimante et protectrice. Tout ce dont un enfant a besoin, dans les premières années de sa vie, mais avec une certaine liberté de prendre quelques risques, plus ou moins encadrés, afin qu'il puisse se construire.

À partir de 2220, l'année de mes quatre ans, les marchands de bonnes aventures multiplièrent leur prédiction de catastrophes, dans les rues de la métropole. Malheureusement, ils élargirent leur terrain de prédilection, en gagnant également l'île. Bien implantés, les adeptes de la superstition commencèrent à former des mouvements sectaires, à couvrir les premières pages de la presse et à envahir les écrans télévisés, ainsi que les stations de radio. Une terrible pluie de météorites vint étayer leur croyance et attira de nombreux disciples. Avec le réchauffement de la planète, le climat s'était complètement déboussolé et la température des océans avait dangereusement augmenté. Sur une année, les pergélisols polaires ou permafrosts disparurent. Le niveau de la mer monta, jusqu'à engloutir le premier tiers des kilomètres carrés de roches volcaniques dénudées, autour de l'île, lesquelles enlaidissaient le paysage paradisiaque qu'offrait l'horizon océanique. Cette transformation était consécutive aux impacts de nombreuses météorites et de petites comètes, et à de violents séismes qui soulevèrent de gigantesques tsunamis qui revêtirent, entièrement, l'étendue de laves découvertes restantes, à l'heure où l'Afrique se divisait en trois grandes îles, dans un nouvel océan. Ces intempéries suscitérent, dans la population réunionnaise, un mouvement d'allégresse, de voir leur petit coin de paradis retrouver son aspect géographique d'origine, malgré beaucoup de dégâts matériels côtiers. À quelques vols d'oiseaux, les Africains s'adaptèrent à leur nouveau relief

et créèrent une nation enviée, par le reste du monde. Par contre, d'autres maladies et bactéries apparurent, décimant un bon nombre de la population mondiale, avant que les chercheurs en eussent détecté la source et parvinssent à trouver un remède fiable. Et, malheureusement, d'autres pays et îles payèrent le prix le plus élevé de ces catastrophes climatiques. Les pertes humaines, animales, naturelles et matérielles étaient indéchiffrables et cruelles. La cicatrisation des blessures planétaires évoluait lentement, mais la majorité de celle de toutes les consciences demeurait ouverte et figée, dans des pratiques et croyances ancestrales primitives, parfois destructives physiquement et psychologiquement.

À l'abri de cette agitation, mon attitude un peu effrontée et espiègle, traduite par mon excès d'assurance grandissait, proportionnellement à ma taille. À quatre ans, ma croissance dépassait la limite supérieure médicale référencée. Ma blondeur s'atténuait et mes taches de rousseur accentuaient mon air taquin. Ma fierté tenait dans les propos des adultes qui ne me trouvaient aucune ressemblance, avec mes parents. J'étais un être unique et pour moi, ce compliment tenait une place importante, dans les considérations des valeurs morales et vitales auxquelles je m'y référais à l'époque. Tous les soirs, notamment les soirées des rigoureux hivers, mon père s'adonnait à m'apprendre l'histoire de mon île et de ses multiples cultures, ainsi qu'à me lire ses légendes, sous la forme de contes. Ces aventures fantastiques relataient les péripéties de personnages célèbres pour certaines ou imaginaires pour d'autres, ou encore issues des rumeurs diaboliques de nos ancêtres.

Dans ma cinquième année, toujours avec la même fermeté, ma mère redoublait les sermons, durant des journées entières. Sa satisfaction de mes résultats scolaires me valait des instants de répit de ses remontrances. Il faut dire qu'elle me rappelait souvent, en dépit de mon jeune âge, la chance de pouvoir aller à l'école et le coût que cela induisait sur notre maigre budget. De ce fait, elle me faisait visiter ces quartiers aux reflets des sombres et tristes cités que l'on pouvait voir, dans un passage des manuels scolaires d'histoire du premier cycle secondaire, situé entre la préhistoire et la fin de la monarchie. Malgré mes nombreux cauchemars qui réveillaient toute la famille, chaque nuit, je me positionnais parmi les meilleurs de la classe et j'avais toujours les félicitations de mes institutrices, pour mon comportement exemplaire.

Durant les deux premiers mois de mes cinq ans, les scénarios de mes rêves effrayants et fatigants adoptaient une tournure répétitive. « Était-ce lié à cette ambiance superstitieuse dans l'île ou aux séances nocturnes de lectures que m'accordait mon père, sur les contes et légendes de notre culture îlienne ? Personnellement, je ne pense pas, car mes abominables

rêves étaient d'une nature totalement différente. » L'un d'entre eux qui se répétaient, chaque nuit, pendant quinze jours me paraissait presque réel. Sous un soleil brûlant d'un désert de sable rouge volcanique, je courais sous la clarté des rayons du soleil, à en perdre le souffle et le visage empreint de frayeur. Je courais comme si que le diable était à mes trousses, pour échapper à un horrible bonhomme, dont la transpiration ruisselait, dans les sciures de ses rides profondes et sombres. Ses cernes noirs et ses pupilles flamboyant de malveillance reflétaient ses intentions fourbes et malsaines. Il était revêtu d'une robe chasuble à capuche jaune, parfois orange laquelle flottait, dans le courant d'air produit, par sa mystérieuse célérité surhumaine. Puis, subitement, je tombais dans un vide, tellement profond et obscur, que je m'évanouissais et me réveillais, dans les bras d'un homme plus gentil. Il portait également une aube à capuche, mais verte et me disait d'une intonation attentionnée, en me servant une boisson chaude :

– « Boit, jeune fille, cette potion te remettra sur pied et tu pourras rejoindre tes parents, ils sont très inquiets de ta disparition, tu sais !

– Mais, où suis-je ? Demandai-je, d'un ton angoissé et qu'y a-t-il dans ce bol ?

– Bois ! Il ne nous reste plus beaucoup de temps, avant que tes parents ne disparaissent.

– Mais, mes parents sont dans leur chambre, ils ne vont pas disparaître, rétorquais-je, d'un ton intimidé. »

Et au-delà de toute attente, je buvais sans réfléchir, en observant cet homme, dont la physionomie m'était clairement visible, par rapport aux autres personnages de mes cauchemars. Son visage carré et symétrique affichait des traits fins du nez et des lèvres, sans la moindre ride, en partant du front aux arcades sourcilières, à la frontière du petit creux de l'arrondi de son menton. Ses bijoux oculaires en amande, bordés d'épais cils et surmontés de deux lignes de sourcils uniformes, étaient d'un bleu si profond que je m'y étais plongée, pour rechercher une lueur de sincérité, dans les propos qu'il me tenait. Ses cheveux noirs et doux esquisaient une coupe mi-longue qui se dégradait de son front court et rectangulaire, à la base inférieure de la nuque. Un trait de séparation du milieu du crâne et des mèches, en balayage de chaque côté de ses profils, agrémentaient son charme. C'était un bel homme, grand, massif et bien proportionné, comme les athlètes que je voyais à la télévision. Il me foudroyait du regard, jusqu'à ce que j'eusse vidé mon bol. Subitement, au milieu de mon rêve, les secousses de ma mère qui s'inquiétait de m'entendre crier chaque nuit me réveillaient.

– « Christine ! Christine ! Ouvre tes mirettes, ma puce, tu fais un cauchemar, m'avertit-elle, le premier soir de ce scénario réaliste.

– Qu'est-ce qu'il se passe, mam ? Tu me croyais perdue ? C'est ça ? Tu as eu peur ? Marmonnai-je, d'une intonation séraphique, en me frottant légèrement les yeux. Tu sais, il ne m'a pas kidnappé le méchant, il n'a pas eu le temps, un autre monsieur est venu à mon secours.

– Ce n'était qu'un rêve, ma puce, un de tes mauvais rêves. Il est deux heures du matin, informa-t-elle, d'une douce et chaleureuse voix.

– Ah bon ! M'étonnai-je, en observant autour de moi, avant de serrer mon ours polaire en peluche, animal exterminé depuis plus d'un siècle, dans mes bras.

– Bien, maintenant, tu vas refermer lentement les paupières et te rendormir sagement, guida-t-elle, en glissant délicatement ses longs doigts affinés, dans mes grosses boucles blondes, tu verras, en un clin d'œil, ces bonshommes auront disparu, dès que les petits volets de tes prunelles seront clos. Dans quelques heures, c'est l'école et il faudra être en forme, pour tenir tout le long de cette belle journée et rester concentré. Tendre nuit, ma puce, que notre Morphée te berce dans ses tendres bras. Ferme tes yeux et tu la verras, sous l'apparence d'une femme ou d'un homme, selon tes désirs qui te rassurent. »

Tous les soirs, sur le son de sa douce et chaleureuse voix, j'exécutais ses conseils et me rendormais, avant la fin de son dernier mot. Puis, elle s'assurait que je dormais et quittait discrètement ma chambre. Hormis mes soucis de sommeil, notre quotidien à la maison était une agréable routine. Nous étions une de ses rares familles qui, sans être riches, possédaient un véhicule. C'était le deuxième bien matériel, dans la liste des produits de luxe, qui caractérisait la population plus ou moins aisée. Celle-ci servait également de référence à la classification de toutes les classes sociales, dans les principales nomenclatures administratives d'après-cataclysme du siècle dernier. Tous les week-ends, nous sortions pique-niquer en famille, à la plage ou en montagne. Mes parents adoptèrent un rituel journalier qui marque toute une enfance et qui offre des repères d'une vie stable et équilibrée. Les plus touchants furent les petites phrases philosophiques du matin qui constituaient des leçons du jour et les petits coups de klaxons, mais discrets de ma mère, lorsqu'elle s'éloignait de notre demeure, en nous laissant seuls, mon père et moi. Elle cornait doucement à trois reprises, jusqu'au seuil du portail et nous étions les seuls à les entendre. Ce rite phonique de la voiture symbolisait un message de ma maman qui, en quelques mots, voulait nous rappeler qu'elle nous gardait auprès d'elle et dans son cœur, même avec les kilomètres qui nous éloigneraient, au fur et à mesure qu'elle roulerait. Mon

père approuva tous ses petits gestes d'attentions et les imitait également. Ma mère m'éduquait dans la foi chrétienne et m'inculquait les responsabilités et le devoir d'un bon citoyen français. Malgré l'abondance d'une population très superstitieuse, la sorcellerie et ce qui s'y attachait ne faisaient pas partie de nos convictions. Elle refusait avec mépris les recommandations de ses amis, auprès de qui elle se confiait longuement, lors des réceptions données à notre domicile et qui l'incitaient à m'emmener consulter une voyante, pour interpréter mes rêves. Un jour, son scepticisme assumé en matière d'occultisme provoqua une altercation, avec une pythie. Cette étrange femme nous arrêta derrière un ancien hôpital des enfants, pour nous prédire un inévitable danger. C'était un jeudi matin d'une journée de vacances. Nous nous rendions au marché de la Source. C'est un quartier situé en amont des rampes de Saint-François et de la montagne du Brûlé, lequel était devenu extrêmement modeste et très vétuste, par l'usure du temps et les cataclysmes climatiques. Il y régnait un parfum de pauvreté déchirant, pour toute âme sensible et y faire la manche, pour survivre, était devenu le métier le plus valorisant du secteur. Même le Moyen Âge semblait plus agréable à y vivre. Certains coins étaient d'ailleurs inaccessibles, voire dangereux pour sa santé et sa vie. À tel point que ni les forces de l'ordre ni les secouristes ne s'y rendaient plus, comme dans tous les autres quartiers de l'île où des crimes de grande ampleur, des folies psychiatriques et des rumeurs de cannibalismes sévissaient, à l'instar de ceux qui plongeaient la Métropole, dans la consternation d'une découverte et reconnaissance tardives de l'ampleur des fléaux morbides et macabres humains. Il faut dire que toutes les autorités politiques se voilaient la face, néanmoins par manque de moyens et de possibilités d'intervention. Ma mère m'emmenait, de temps en temps, aux frontières de ces lieux, pour m'apprendre à relativiser mes maux, d'une petite fille capricieuse qu'elle qualifiait ma précocité. Mais cette escapade-là se faisait également pour secourir, en vives et vêtements, une maman qui vivait à l'abri d'un immense tronc de Tamarins, avec ses deux enfants, avant de nous réapprovisionner en légumes plus ou moins frais, de quelques agriculteurs. Ces derniers résistaient péniblement, dans une zone où quiconque pouvait encore s'approcher des civils désœuvrés et des insalubrités, sans s'exposer à trop de risques et de dangers humains, viraux, bactériologiques et surtout mortels. Au détour d'un lotissement usé et délabré, une vieille femme me fustigea de ses yeux embrasés de machiavélisme, à mon insu, et dressa sa main gauche face à ma mère, pour la sommer de s'arrêter. Marchant péniblement au rythme rapide de cette dernière, mon élan prit fin, à un pas d'intervalle du sien, l'attention braquée sur les pieds de celle qui

nous faisait obstacle. Une épaisse étoffe grisée par la salissure et retenue par un cordage lui recouvrait les pieds, en guise de chaussures. Au moment où je levais la tête, je découvris un visage apparenté à une sorcière des contes de Grimm. Transie d'effroi, je reculai d'un pas et me blottis contre ma mère.

– « Il faut surveiller votre fille, ses rêves sont des mauvais présages, la prophétie se réalise en ce moment où je vous parle. Tremblez ! Car l'apocalypse totale est proche, elle sera extrêmement terrible, mes enfants ! Proféra-t-elle, d'une voix d'outre-tombe et éreintée. Extrêmement terrifiant... »

– Dégage de là, vieille folle ! Maugréa ma maman, en la bousculant violemment. »

C'était la première fois que je la voyais dans une telle colère. J'avais sept ans et demi et cette centenaire qui, sous les feux de mes projecteurs, n'était qu'une sale pythie ancestrale et lugubre éveilla en moi, une immense crainte, de l'ensemble des superstitions qui envahissaient notre quotidien. Ma mère me prit par la main et nous nous éloignâmes de cette créature cauchemardesque, sans nous retourner.

– « Qu'est-ce qu'elle a raconté et comment fait-elle pour être au courant de mes rêves ? Réclamai-je, d'un air inquiet, tout en peinant pour la suivre, dans son élan de lionne en furie.

– Elle ne sait rien de tes rêves, ma puce, elle a juste mentionné que tu en faisais, répliqua-t-elle, le visage empourpré de rage contenue.

– Hein !!! Dans ce cas-là, comment fait-elle pour savoir que j'en fais ? Reformulai-je, le nez et les sourcils plissés d'étonnement.

– Elle doit sûrement connaître une de nos voisines de bancs, à la messe du dimanche, surtout celles qui commèrent jour et nuit, sans s'en lasser, comme une pie, justifia-t-elle, d'un ton convaincu. Et son histoire d'apocalypse vient du journal de 20 heures. En ce moment même, un violent cyclone est en train de balayer les départements de la métropole.

– Ah, fis-je, d'un air déconcerté. »

À la suite de notre rencontre explosive, avec cette prophétesse maléfique, je réalisai qu'à chaque situation, ma mère me rassurait avec des explications très rationnelles. J'étais en admiration, devant son audace et sa dextérité. Relativiser l'irrationnel et rechercher des causes scientifiques et cartésiennes, à tout phénomène et toute situation, lesquels défient la raison, furent le premier tournant de mon éducation de jeune fille moderne et avertie.

Chap. IX

Étrange Découverte.

Après le départ de ma mère, chaque jour de ma vie, je me motivais et j'avancais à tâtons, comme on effleure du bout de ses pieds, la traversée d'un terrain miné, afin d'éviter toute nouvelle rencontre insolite. Avec mes énigmes non élucidées de situations incohérentes et démesurées, j'essayais assidûment d'oublier tous les moments désagréables et déstabilisants de mon existence, en continuant à vivre et à résister, en trois mots, à me battre, fièrement. Le bilan psychiatrique de l'éminent docteur GRONDIN ne démontra aucune anomalie mentale. Évidemment, je m'étais abstenue de lui parler de mes visions et de mon vécu, d'un ordre irrationnel du côté des cartésiens, par contre, d'une nature extraordinaire, dans le camp des scientifiques et passionnés de la physique quantique et dans celui des mystiques et des occultistes. Son diagnostic aurait été de l'ordre d'une schizophrénie paranoïde très prononcée, voire dangereuse pour l'ordre public et pour moi. Je risquais, sans aucun doute, un internement psychiatrique à long terme. Sachant que de grands spécialistes du monde entier avaient rédigé des œuvres et des essais, sur ces différents thèmes, je souhaitais vivement lever le voile sur ces mystères, indépendamment de toutes influences directes d'un tiers qui, d'autant plus, ne partagerait peut-être pas l'avis de ses confrères. Malheureusement, mes priorités d'étudiante et mon budget mirent fin à mon désir. Au sommet de mes dix-sept ans, je m'épanouissais librement, chaque jour, au seuil du monde des adultes. Mes transformations pubertaires se stabilisèrent. Je mesurais 1 m 72 pour 52 kg, avec des mensurations de mannequins. Je conservais ma coupe de cheveux d'adolescente, laquelle mettait en évidence les tons dégradés de mes mèches. Cette panoplie de couleurs allait du châtain foncé, au châtain clair et était assortie à l'iris de mes pupilles noisette claire, ainsi qu'à mes taches de

rousseur. Tous ces attraits constituaient, irrémédiablement, des atouts de mon succès relationnel et affectif.

Pour mettre un peu plus de beurre dans mes épinards, en novembre de ma première année de faculté de droit, je travaillais occasionnellement le samedi soir « Chez Antoine », un fast-food bio du centre-ville, pour le service du midi. Ce restaurant était l'un des plus côtés de la ville, pour ses repas et son ambiance à la fois intime et familiale. Les tenues féminines se composaient d'un petit tailleur vert canard à col orangé, d'une toque de la même teinte et semblable à celle d'une hôtesse de l'air, sur laquelle était tissée, en fil de soie verte, l'enseigne du propriétaire, d'une paire d'escarpins dotés de talons de 6 cm et de deux tabliers distincts, pour passer de la salle à la cuisine, dans nos roulements de service. Ceux des hommes se différenciaient surtout au niveau du pantalon et des chaussures. Mon salaire était convenable, principalement les soirs de fête où les pourboires s'avéraient généreux. Mais parfois, pour que mes dépenses extra universitaires correspondissent à mon budget, j'œuvrais dans le service à la personne, occasionnellement, auprès des enfants de tout âge, grâce à quelques matériels de puériculture, avec lesquels mes parents m'accueillirent à ma naissance. J'avais un nombre restreint de collègues, avec qui je sortais certains soirs, dans des endroits chics et à la mode. Pendant un an, je vivais pleinement ma jeunesse et j'étais très épanouie, à tel point que j'oubliais les hostilités que j'avais dû affronter ces dernières années. Je réussis, avec une mention satisfaisante, ma première année de faculté et j'amorçai la deuxième, avec autant de succès, après un splendide séjour à Madagascar, en fin d'année universitaire.

Au mois d'avril 2234, en quittant le restaurant, un samedi, en fin d'après-midi, je me dirigeai à pied vers le centre-ville, au niveau de la rue du Maréchal Leclerc, pour rejoindre mes collègues, dans un café littéraire qui, le soir, se transformait en soirée karaoké. L'hiver s'était à peine achevé qu'il faisait déjà une chaleur torride. Je marchai sans précipitation, lorsque, au croisement de la rue de Juliette Dodue, j'entendis des pleurs de nourrissons, parmi les vacarmes infernaux de la ville. Ce cri m'interpellait et me touchait au plus profond de mon être. Il me semblait qu'il était tout proche, mais en scrutant dans mon environnement et vers tous mes horizons, je n'aperçus aucun bébé d'un âge susceptible de pleurer incessamment, avec ce son de nouveau-né. Une famille de touristes se rapprochait. Intriguée, je les questionnai à ce sujet :

- « Excusez-moi de vous déranger... »
- Was haben Sie gesagt ? Demanda le père de famille. Ich verstehe nicht das Französische. (*Qu'est-ce que vous avez dit ? Je ne*

comprends pas le français.)

– Ok, Ihr seid deutsch. Entschuldigen es, sich zu stören, sehr geehrter Herr, aber hören Sie dieses Baby, das schreit ? (*Ok, vous êtes allemands. Excusez-moi de vous déranger, Monsieur, mais est-ce que vous entendez ce bébé qui hurle ?*)

– Ein Säuglingsschrei ? Nicht, höre ich nichts°, répondit le père. Ingrid gibt es kein Baby, das weint°. (*Un cri de nourrisson ? Non, je n'entends rien.*)

Ingrid, il n'y a pas de bébé qui pleure.)

– Nein, soutint sa femme. Und die Kinder Ihnen, hören Sie einige Sachen° ? (*Non. Et vous les enfants, entendez-vous quelques choses ?*) Nicht Mama, hören wir nichts und sehen nichts°. (*Non, maman, nous n'entendons rien et ne voyons rien.*)

– Tief betrübt, meine kleine Lady, können wir nicht Ihnen helfen°, conclut le père. (*Désolés, ma petite dame, nous ne pouvons pas vous aider.*)

– Keine Sorge, das ist nicht ernst und guter Aufenthalt auf der Insel°, auf Wiedersehen, gratifiai-je, les yeux allumés de bienveillance. (*Rassurez-vous, ce n'est pas grave et bon séjour dans l'île, au plaisir de vous revoir.*)

– Danke, unendlich, Fräulein, auf Wiedersehen und wir werden glücklich sein, Ihnen ein nächstes Mal zu informieren°, salua la petite famille, le sourire aux lèvres. (*Merci, infiniment, Mademoiselle, au revoir, et nous serons heureux de vous renseigner une prochaine fois.*) »

« Pas de bol ! Pensai-je, en les regardant s'éloigner, avec le sourire. Qui seront les prochains. » Soudain, j'aperçus un passant qui revenait de la poste, située dans l'angle de la rue :

– « Excusez-moi de vous déranger ainsi, Monsieur, mais est-ce que vous percevez l'appel d'un bébé qui hurle ?

– Eh bien, je distingue particulièrement le ronflement des voitures, pas vous, jolie Demoiselle ? Et qu'est-ce qu'il fait chaud ! Vous ne trouvez pas ! Dévia-t-il, d'un air enjoué. »

Par moments, le son oscillait à différents niveaux, par conséquent, toute perception aurait pu être neutralisée ou amoindrie, si l'on n'avait pas apprêté une écoute particulièrement attentive. Ce qui, à mon avis, était totalement le cas de cet individu. Avec plus de conviction, j'insistai pour qu'il accommode davantage son audition, à ces pleurs de nourrisson.

– « Vous en êtes sûre ! Écoutez bien, là ! Maintenant ! Il hurle ! Il hurle ! M'exaltai-je, en réceptionnant distinctement le cri du bébé. Ne

me dites pas que vous ne l'auditionnez pas. À moins d'être sourd, c'est impossible de ne pas l'entendre ! »

Cet homme recula de deux pas et fronça les sourcils. Sans m'en rendre compte, je l'avais offusqué.

– « Mais non, Mademoiselle, je vous l'ai dit, il n'y a que vos hurlements qui me heurtent les tympans, je ne vais pas mentir pour vous faire plaisir ! S'emporta-t-il, d'un ton agressif. Et puis, il n'y a aucun bébé à des kilomètres aux alentours, vous le voyez bien non ! Vous avez un problème pour m'agresser de la sorte, vous devriez consulter un médecin, vous avez sûrement été victime d'une insolation, à vous exposer sous une canicule aussi foudroyante et c'est malsain de respirer l'air pollué de la ville ! Rentrez chez vous ! C'est ce que vous pourriez faire de mieux, pour la sécurité d'autrui et la vôtre. »

Il s'éloigna en remuant la tête d'indignation, comme s'il venait de croiser une déséquilibrée. Cette réflexion que je fis un jour à Shirley me revenait directement à l'oreille, une fois de plus. « Décidément, la mise en garde de maman est toujours d'actualité, reconnus-je, le visage rembruni de consternation. » La preuve qu'il ne fallait jamais critiquer les autres injustement, avec des propos que l'on n'aurait nullement souhaité entendre, se dressa incontestablement devant mon égo. Subitement, je remarquai les regards tragiques et critiques des badauds qui s'étaient certainement arrêtés, à la vue de notre altercation et à l'écoute de notre conversation tonitruante. Je me sentis un peu confuse et mal à l'aise. « J'ai rêvé ou halluciné ? Songeai-je. Oh non, je ne suis pas en train de tomber, dans une sorte d'hallucination phonique. Il s'agit sûrement d'un canular ! Je finirai par connaître son auteur ! » Je repris mon chemin et brusquement, les cris parvinrent une nouvelle fois à mon ouïe. Par contre, à présent, ils s'éloignaient au fur et à mesure que j'avais. « Ce n'est pas possible ! À moins d'admettre que je souffre d'hallucination phonique et que je dois contacter, encore une fois, ce prodigieux psychiatre du CHU du Moufia, je n'irais nulle part, tant que je n'aurais pas trouvé des explications, à ces pleurs insistants, pensai-je, avec conviction. » Je fis demi-tour et j'attendis là où le son du bébé semblait plus élevé. Au moment où les voitures et les passants de la rue se dispersèrent, je questionnai à nouveau une dame qui sortait du magasin, devant lequel je me tenais. Sa réponse se révélait négative. À la minute où ma patience s'était amenuisée et mon irritabilité avait atteint son sommet, la fatigue se fit ressentir et l'espoir de résoudre ce mystère s'éteignit, comme un feu consumé de bois de tamarin, dans l'âtre d'une demeure ancestrale montagnarde créole, in kaze gramoune° (*une habitation en feuille de tôle d'une personne âgée*). Je finis par conclure que j'étais la

seule à entendre ce bébé et qu'il faudrait me résoudre à reconsidérer mon état psychique, si je n'aboutissais à aucune preuve d'une plaisanterie d'un tiers. Je m'apprêtais à abandonner définitivement ma recherche, lorsque juste à la fermeture des boutiques, mon attention porta sur une boîte carrée d'environ huit centimètres d'arêtes. Elle se trouvait par terre, contre le mur du commerce, devant lequel j'étais postée, depuis des heures. Je me penchai pour la ramasser et me relevai, d'un air intrigué. Prise d'excitation et de peur, je soulevai l'opercule, avec délicatesse et prudence.

– « OMD ! M'exclamai-je, les yeux ouverts à la fois d'émerveillement et de frayeur, qu'est-ce que c'est que cette chose ? »

Chap. XVI

Socrate Et La Poésie.

À la quinzaine du mois de septembre 2236, une dizaine de jours après la confiance de Manou, à propos du sommeil de Sami, je repris le contrôle de la situation de crise, dans laquelle je m'étais personnellement engouffrée. Je visualisais la vie sous d'autres angles, en réalisant que les non-dits pouvaient non seulement représenter un fléau, dans toutes les relations humaines, mais également une souffrance nommée aussi remord ou regret, surtout lorsque l'on est contraint de rompre avec un être cher, à la fois conseiller et ami. Nous progressions vers une période, dans laquelle la tendance mondiale des pensées et des attitudes s'enivrait d'une atmosphère philosophique et poétique. L'impact de la réduction des températures de notre climat, sur les populations, semblait être la cause de cette nouvelle joie d'exister, de positiver et de vivre avec passion, chaque seconde de notre destinée. La majorité des gens, toujours valides et sociabilisés révélèrent leur âme d'artiste, afin de dynamiser le reste du monde, et de croître leur niveau intellectuel et culturel. Et moi, je repris mes compositions musicales surprenantes et originales, agrémentées de vers à rimes pauvres, riches, et de notes peu inégales et banales.

Avec sagacité, mon p'tit loup accusa le coup d'une insatisfaction de réaliser son rêve de jardin d'Éden qui dévia vers un souhait d'une chambre, à l'intérieur de laquelle les plantes feraient office de décors. Il alimenta ses désirs conscients, en étudiant la faune, la flore et leur mystère. Il se passionna également, pour les plantes rares et disparues, depuis les années 2000 et pour la mythologie, notamment sur les animaux mythiques. Sa chambre était spacieuse. Avec son accord, j'apportai une touche de nouveauté à son décor, du sol au mur, en passant par le mobilier. Le papier peint d'un jaune poussin donnait de la luminosité et de la splendeur à la pièce, quelles que fussent les conditions climatiques. Elle

se composait d'un grand lit, d'une commode et d'un placard, en bois de tamarin d'occasion. Des cadres vert anis, astucieusement accrochés au mur, exposaient des images d'animaux et de forêts enchanteresses qui décoraient la pièce, avec des couleurs assorties aux rideaux et à sa chaise de bureau. Une mini-cascade artificielle, dénichée dans une vente aux enchères, créait un son mélodieux de l'eau et procurait une paix intérieure divine. Indépendamment de la situation actuelle, j'avais choisi cette décoration zen, avant son arrivée, et l'agrémentai à présent, de haut-parleurs, pour diffuser des sons de la nature, de bougies à led, posées dans des bocaux remplis de cailloux colorés, de quelques objets qui réfléchissent la lumière, en la tamisant, d'une moquette pelouse et de grandes affiches de faune et de flore. Ces grands changements lui créèrent une ambiance propice au sommeil et compensèrent le bruit produit par le sol en planchers, à chacun de nos déplacements, dans cette pièce.

Un soir du même mois, il s'allongea sur son lit, pour s'endormir. Il fixa le plafond tapissé, récemment, d'étoiles phosphorescentes, d'un air rêveur et se laissa à nouveau emporter, sous le doux son des bruits d'une forêt tropicale, par ses songes d'espaces verts, comblant tous les recoins de sa chambre. Soudain, un tambourinage de vitre résonna lourdement dans la pièce. Alerte, il se leva d'un pied et se dirigea vers sa fenêtre. Son visage s'illumina d'une pureté angélique, sous l'emprise d'un enchantement. Il afficha dignement un ravissement en croissant de lune, sur les rives de sa bouche et posa ses mains contre la vitre. Un grand et magnifique aigle pygargue albinos, avec des plumes blanches de soie scintillante et des yeux d'un bleu azur, tapait contre le verre, avec noblesse et fierté, avant de lui crier, dans un langage humain et d'une voix majestueuse :

– « ouvre vite, petit humain ! Je ne pourrai pas revenir demain ! Avec cet alizé qui souffle dehors et mes prédateurs qui tirent sans remords, je ne serai pas évité le sort d'y trouver la mort. »

Aussitôt, mon fils couvrit le vantail de sa fenêtre et tendit son bras à l'élégant et bel oiseau blanc qui déploya ses ailes de deux mètres d'envergure, avant d'y poser sa patte.

– « Qui es-tu ? S'enquit celui-ci, les yeux ouverts et miroitants d'éblouissement, de ce splendide volatile qui le fixait de ses iris cristallins.

– Socrate, mon garçon ! S'annonça l'oiseau, en scrutant Sami du pied à la tête, pendant que celui-ci s'émerveillait d'entendre un oiseau qui parlait. Et bien pour un combattant, tu n'es pas bien grand ! S'ébahit-il, d'une intonation digne d'un poète.

– Chut ! Baisse d'un ton ! Murmura mon p'tit loup, en posant son pouce sur ses lèvres. Je n'ai que quatre ans, je ne peux pas être grand ! »

Le rapace rabaissa sa fierté, sans pour autant éviter d'exposer ses sonorités poétiques et romanesques. Mon bambin referma délicatement sa fenêtre et alla s'asseoir sur son lit.

– « Navré pour la nuisance vocale qui résonne dans ce local et involontairement induite, par mon inconduite, s'excusa Socrate, en marmonnant. Finalement, tu es plutôt géant, pour un petit homme de quatre ans et tu me sembles doté d'une intelligence, supérieure à tout garçonnet de ta lignée. Je viens de la part de Justin, Justin le malin, tu le connais bien ce cher lutin, avec qui tu partages des instants divins.

– Justin ! Tu connais Justin ! S'émerveilla mon p'tit loup, d'un ton admiratif.

– Oui, Justin, c'est ton copain, mais c'est aussi le mien. Il vint un beau matin, me demander de combler le chagrin, d'un petit homme qui changera notre destin.

– Dis-moi, Socrate, tu parles toujours avec autant de rimes ? Interrogea mon gamin, prêt à éclater de rire.

– Oh non ! Mon petit Sami, les amis de mes amis sont mes amis, je les aborde tous ainsi, mais sous peu que tu me trouves un peu chiant, nos relations n'évolueront qu'avec des inconvénients ! Insista-t-il, d'un ton empreint d'inquiétude et d'un œil suspicieux, sur la cause de l'hilarité de mon fils.

– Tu te trompes mon cher ami, je suis humblement ravi d'avoir de la compagnie, dans ma vie, certifia celui-ci, en imitant son intonation et son attitude.

– Je peux t'adresser la parole, d'homme à homme, même si je n'en suis pas un en somme, selon tous les protocoles de vos nobles idoles. Quoique certains suivent bien plus le chemin et l'instinct, de certaines races primitives et féroces de félins, que celui d'un humain, dans la voie choisie de leur monumental destin, dénonça-t-il, avec certitude et d'un ton répugné. Mais vois-tu, depuis que j'ai perdu ma fonction, je n'ai pas cessé de tourner en rond. Et quand il pleut, je m'ennuie un peu. Pour ne pas y passer ma vie, j'ai décidé de me consacrer à la poésie et à la mélodie. »

Le pygargue pesait un poids trop important, pour que Sami pût continuer à le tenir aussi longtemps. Son bras se fatiguant, il se leva et le déposa sur le petit divan, accosté à son bureau, en lui demandant :

– « Tu sembles bien connaître les humains, c'est vrai que beaucoup d'entre eux n'ont pas l'éthique d'entre être un, car ils n'ont aucune valeur morale, aucun respect, aucune dignité et bien d'autres vices. En

plus, ils l'affichent clairement ou s'en cachent derrière de bonnes apparences. D'ailleurs, certains individus ont pour vocations ou métiers de pourrir l'existence de ceux et celles qui en ont une belle, même supérieure à la moyenne, comme celles qui vivent à un seuil de la pauvreté misérable et même en dessous. À l'opposé, ceux et celles qui ont été victimes d'actes atroces et immondes, parfois sous de bons aspects d'intérêts généraux de sécurité ou de croyances spirituelles, deviennent des martyrs ou des souffre-douleurs de la société et ne s'en remettent jamais, au nom des bonnes raisons scientifiques et existentielles que l'on envisage ou qui découlent d'un enchaînement de conséquences positives, sur la finalité de leur requête, pour répondre et satisfaire à la postérité. Tout en sachant que finalement, ils ouvrent aussi parallèlement, les portes de leur propre vie à ces prédateurs de toutes espèces vivantes, et celles des autres, dans l'espoir de pouvoir les coincer, pour ceux qui sont du métier et quant aux autres, dans la croyance et la fierté d'y avoir contribué, tant qu'ils n'ont pas le malheur d'en être victime et de devenir celle qui d'entre elles sera l'éternelle salvatrice de la postérité de tous, mais pas pour elle. Malheureusement, beaucoup de monstres en échappent et même ceux qui se font appréhender le sont aux prix de nombreuses proies qu'ils auront violentées, même tuées, trop souvent, pour finalement, satisfaire les idéaux d'une minorité qui refuse d'évoluer, dans la pratique de leur fonction de sécurité et de surveillance, et dans la pratique de leur croyance spirituelle ou non spirituelle.

– Je comprends, parfaitement à quoi tu fais allusion, mon garçon, car là d'où je viens, j'en ai vu défiler des cas qui ne tournent pas rond, affirma l'oiseau. D'abominables et immondes criminels, surtout sexuels envers qui les humains dressent un autel, au détriment des victimes qui demeurent dans une souffrance éternelle, à des finalités stratégiques universelles d'en arrêter d'autres en liberté subtile ou conditionnelle, lorsqu'ils n'ont pas été appréhendés par les forces de l'ordre ou lorsqu'ils risquent la récidive, sous leur surveillance artificielle. Ce n'est pas très sain comme pratique, la solidarité citoyenne qui porte sur l'assistance de toute personne en danger serait moins critique et plus pragmatique. Mais faut-il encore que l'homme daigne se côtoyer et s'aimer, plutôt se diviser et se détester. Cependant, on dit que les gens qui ont reçu le chaos du monde et du temps, comme présent de ses congénères et ses enfants, que ce sont de bons attrapeurs de frisbee, dans leur talent, même parmi ceux qui leur causent des dommages et des accidents. Sauf que les bons attrapeurs sont aussi de parfaits lanceurs à l'envoyeur, s'il leur reste suffisamment de vitalité sans rancœur. La rancœur dégénère en violences et erreurs. Il existe aussi des défenseurs, pour ceux qui n'ont plus de bras

ou de force, dans ces petits jeux de frisbee de l'horreur. Et puis, ceux qui sèment le malheur seront toujours terrassés par leur propre terreur.

– Exact ! C'est ce à quoi je faisais allusion. Il y aura toujours une justice pour ceux qui subissent à tort des abus et des supplices, tant que leur force individuelle ou collective investigatrice, leur estime et amour d'eux-mêmes avec une âme actrice, mais pas spectatrice demeurent leur unique énergie motrice. Quoi qu'il en soit, quelles que soient les horreurs que puisse vivre quiconque, la pire des attitudes est de se victimiser et s'entretenir dans cet état, parce ce que la personne s'afflige une double peine, pour des faits qui ne lui incombent pas. C'est une conduite suicidaire. Ils sont victimes, effectivement, c'est un triste drame, mais ils doivent s'accrocher et tout tenter pour s'en relever, avancer et vivre pleinement. Le reste, c'est le travail de la justice de juger et de statuer. Au pire, c'est l'univers qui s'en charge. Que du bonheur que je souhaite à tous ces gens, dans leur combat incessant. Mais, fermons cette parenthèse et mettons-nous à l'aise. Que faisais-tu, mon bel aigle blanc, avant d'exercer tes talents d'artiste ambulants ? »

Socrate, se sentant propulsé chez les grands, prit un air de vaillant, pour l'informer immédiatement, du métier qu'il avait auparavant. Avec une pointe de compliment et de remerciement, pour le statut de bel aigle blanc, il reprit en rimant :

– « Merci, tendre et honorable enfant, ce que tu exploites à l'instant, c'est également du talent, formulé brillamment et prononcé intelligemment. J'étais le gardien d'une belle porte en or fin qui menait vers un destin, réservé à des êtres purs et sains, de la tête aux pieds sans oublier les mains. Comme toi sacré gamin ! Glorifia-t-il, d'un ton puritain.

– Une belle porte en or ! Où se trouve-t-elle ? Inspecta mon p'tit loup, les prunelles illuminées d'ambition, de la géolocaliser.

– Je crains de devoir te décevoir, par mon refus de te dévoiler le grimoire de mon histoire, mais ne perds pas espoir, annonça tristement Socrate. C'est un secret qui m'est impossible à révéler, mais on n'sait jamais, tu l'apprendras peut-être au détour d'un sentier, par l'intermédiaire d'une fée habilitée, pour ce genre de faits.

– Pas de soucis, mon bel ami, même dans la déception, il y a du bon, de bonnes sensations et de belles émotions, comme celles de s'être délivré d'un fardeau trop lourd pour ses petites épaules, déclara Sami, d'un ton sagace et d'un air convaincu. Que s'est-il passé entre-temps ?

– Aaah ! Soupira l'aigle, en remuant sa face de désolation. Aujourd'hui, comparable à Justin, ma tête est mise à prix, dans une sanglante guerre qui remonte à naguère et je suis poursuivi avec haine, par un animal sacré et obscur de l'Égypte ancienne, Homère, cet horrible

scorpion à doubles queues et des pattes dotées de mâchoires meurtrières. Cette bestiole afflige des misères, avec ces deux et longs aiguillons au bout de ses vésicules à venin mortel, même à ceux qui ne le méritent guère. Mais vois-tu, mon garçon, malgré tous ses dons et son incroyable vitesse, cela m'étonnerait qu'il puisse me rattraper ! Il lui faudrait plus d'une dextérité pour me piéger, affirma-t-il, en affichant sa fierté. Il court tel un putois vers sa proie, et moi, je le survole juste au-dessus de ses exploits et le nargue sans effroi, grâce à la vélocité de mes battements d'ailes, tendues, majestueuses et semblables à l'envergure d'une oie en dentelle qui s'envole pour fuir un prédateur redouté, par ses demoiselles et ces messieurs en duvet, une vitesse à en mourir de froid et acquise lors de mes multiples exploits.

– Alors, j'espère que tes ailes sauveront Justin le jour où Homère s'attaquerait à lui, au détour d'un chemin, formula mon bambin, les pupilles obscurcies de frayeurs.

– À ta place, je ne m'inquiérais pas pour Justin. Il est tellement malin que sans ailes, il aura plus d'une ficelle dans sa cervelle, pour esquiver les attaques opiniâtres, de ces deux énormes aiguillons noirâtres, rassura Socrate. Et puis, je ne suis pas venu pour Justin. C'est pour toi gamin que j'ai confronté mes ailes à ce ciel, devenu pour moi un territoire inhabituel et sensationnel, mais dans lequel, des risques potentiels de duels peuvent provoquer la fin de ma vie éternelle et artificielle, énuméra-t-il, d'un ton théâtral. Il semblerait que tu rêves de verdures, à cause d'une existence monotone et dure, observa-t-il, d'une voix plus sérieuse et attentionnée. Exaucer ton désir de jardin ne fait pas partie de mes fins. Aussi mérité que puisse se révéler l'assouvissement de ta volonté, mes possibilités ne vont pas aussi loin, reconnut l'oiseau, en passant du divan à la chaise de bureau. »

Sami était toujours accosté au sofa et le contemplait dans ses prestations physiques. Socrate scruta brièvement les dossiers d'horticulture de son ami. Ensuite, les projecteurs visuels braqués vers les mirettes lui-santes de fascination de ce dernier, il annonça d'une intonation de nouveau grandiloquente :

– « Par contre, je te propose des compensations qui te plairont et qui apporteront à ta chambre resplendissante de lumière, le vert que tu espères, depuis naguère. Dès demain, pour combler ton chagrin et ta mélancolie secrète, tu trouveras dans un recoin de ta fenêtre, lorsque le soleil se décidera à naître, une petite enveloppe champêtre, dans laquelle tu sauras certainement reconnaître, les graines et les boutures destinées à paraître dans leur toilette, grâce à tes sublimes doigts de maître. Toutes ces plantes sont portées disparues, par tous les botanistes connus. Tu

détiendras pour alors, l'un des plus précieux trésors, de ce monde multicolore et même au-delà des galaxies que tu ignores encore. Qu'en penses-tu, mon petit oisillon ?

– C'est merveilleux ! S'extasia mon bambin. Je ne pourrai pas espérer mieux !

– C'est merveilleux ! Je ne pourrai pas espérer mieux ! Reprit le pygargue, en imitant l'intonation de Sami, empreinte d'une pointe d'ironie. Ainsi, tu demanderas à ta ma mère, des pots et de la terre, pour tes petites mains d'experts, conseilla-t-il, avec bienveillance. Mets-y de l'importance à ta semence et en peu de temps, tu observeras tes plants, poussés d'un rythme fascinant. Il paraît également que tu désires à tes moments sages, des rencontres avec des animaux domestiques et des bêtes sauvages.

– Oui, tu es bien renseigné, attesta mon fils, d'une voix teintée de satisfaction et d'excitation.

– Emh ! Un peu de calme mon jeune ami, remarqua Socrate, d'un ton aristocrate. Aménager des animaux d'une ferme et d'un zoo dans un espace aussi réduit et haut n'est pas de tout repos ! L'impossibilité de te satisfaire découle, il est clair, des mêmes arguments, que ceux du beau jardin souhaité auparavant. Aucune arche de Noé ne tiendrait dans un espace si limité et si fermé, annonça-t-il, d'une intonation analogue, avant d'adopter un rythme plus naturel et empreint de passion. Mais trouver une substitution à la hauteur de tes ambitions reste à ma disposition. Donc je t'offre une solution ! Si tu le désires, à compter de maintenant, tu recevras selon tes envies du moment, la visite de toutes les petites bêtes assez discrètes, notamment des insectes, futés et honnêtes. Ces petites bestioles t'adresseront la parole, dans la langue à laquelle tu t'y colles, mais avec un accent plutôt drôle. Elles te feront des leçons, que peu d'humains t'avoueraient, de les connaître sans discussion qui tourne à la dérision, à partir de leur expérience du monde que nous connaissons et de l'espérance qu'elles en retiendront... on... on... ! »

Socrate était véritablement agité. Il discutait en se déplaçant à l'aveuglette et pas à pas le long du dossier de la chaise, à un rythme périlleux et à un nombre incessant d'aller et de retour. À l'instant où il formula sa dernière syllabe, il chuta dans le vide, sur le son de celle-ci et à la limite d'un atterrissage brutal sur le sol. Mais d'un battement d'ailes, il se rattrapa de justesse. Puis, il se posa sur le bureau et soupira aisément, avant de faire une pirouette sur lui-même.

– « Aaaaah ! Je l'ai manquée de belle cette chute mortelle, fit-il, en continuant ses périls gestuels. Tu as vu cela de tes prunelles ? Évite en revanche d'agir comme tel, car moi, mon cher ami fidèle, même si je

tombais de la Tour Eiffel, je m'en relèverai sans assistance artificielle, je suis, de toute façon, immortel. »

À la fin de son petit numéro d'acrobatie, Sami qui le fixait toujours d'un regard admiratif le félicita et lui adressa ses salutations.

– « Merci, mon cher ami, d'atterrir dans ma chambre aujourd'hui, avec tes dons de génies, mais l'obscurité pointe son nez, la nuit ne tardera pas à s'imposer. Si je ne vais pas me coucher à l'heure, à mon réveil, je serai de mauvaises humeurs et si je reste dans mon lit, ma mère se fera du souci, de me voir toujours endormi.

– Je te comprends bel enfant, assura l'aigle, en adoptant un ton similaire et une attitude semblable qu'à son arrivée. Je te livre volontiers entre les bras de Morphée qui saura tendrement te bercer et je suis enchanté de t'avoir rencontré. Mais il faut accepter que je doive m'en aller, avant la nuit tombée. »

Fier comme un roi, mon chérubin imita le beau Socrate qui se tenait aussi droit qu'une planche de bois, dans ses gestes et son émoi, ainsi que dans sa sobre voix, aussi soyeuse qu'un écrin de soie.

– « Tout l'honneur était pour moi, mon bel aigle blanc toujours de bonne foi et aussi noble qu'un souverain digne de confiance et humain. Bonne nuit, oiseau de l'amour, et bon retour, ajouta-t-il, en reprenant sa véritable tonalité.

– Bonne nuit, Sami, mon bel ange qui sourit, même lorsqu'il est endormi dans son lit, convint Socrate, d'un ton majestueux. Je prierai à notre belle et douce Morphée, homme ou femme selon chaque volonté, de t'offrir un tendre baiser, celui qu'elle accorde à tout bébé qui aura mérité de se faire dorloter, par la jolie poupée qu'elle représente à jamais, bien au-delà des contes de fées.

– Bisous, mon pygardi !

– Hum !!! Mon pygardi ! Je suis ton pygardi ! J'ai donc gagné ton cœur d'ami, observa l'oiseau, les pupilles dilatées de joie. »

Sur ses rimes enchantées, Socrate s'en alla d'une seule envolée, à travers la fenêtre ouverte, dans la foulée, par Sami qui amorçait les présages d'une bonne nuitée. À peine couché, ce dernier s'assoupit d'un seul trait, certes, fatigué, mais surtout satisfait de sa journée. Le lendemain de cette aventure magnifique, il se préserva de me parler de cette rencontre fantastique, pour son avenir serein et ludique. Il jugea qu'avec ses multiples comptes rendus des apparitions de Justin, j'étais largement saturée de mondes enchantés et inhumains. Dès qu'il se rendit à sa fenêtre, il y trouva, effectivement, enroulées dans un ruban champêtre, la

totalité des boutures de plantes et les graines promises par cette majestueuse et honnête bête. Au petit déjeuner, il me sollicita pour l'achat de son matériel de jardinage et de la terre compostée.

– « Maman ! Interpella-t-il, d'une voix très posée et calculée.

– Oui, mon ange, qu'y a-t-il ? Réagis-je, d'emblée, derrière ma tasse de thé.

– Je souhaiterais ton accord et ton accompagnement, pour expérimenter la culture de plantes d'intérieur, annonça-t-il, d'un ton serein et confiant. Sous réserve que ce soit le cas, il me faudra des pots et de la terre de semence.

– Géniale ton idée ! Tu as mon autorisation, sans hésitation. Je t'encouragerai toujours dans ce genre d'initiative, mais en ce moment, je n'ai guère le temps de m'y consacrer, avouai-je, d'un air navré. Par contre, j'en parlerai à Manou, elle n'hésitera pas à prendre le relais et te sera plus d'utilité. En matière d'horticulture, je n'ai aucune notion, mais cela me plairait énormément, si tu acceptais de partager tes acquis, avec moi, après ton expérience et pendant mes congés.

– Merci, maman ! S'exalta-t-il, en se précipitant vers moi et en se jetant à mon cou, pour m'offrir un bisou.

– Il est tendre et apaisant ton bisou, je ne m'en lasserai jamais ni de tes tendres bras autour de mon cou, m'abandonnai-je, d'une douce voix. Mais au cas où tu voudrais me remercier, aide-moi à débarrasser la table du petit déjeuner, pour éviter d'être en retard, dans nos occupations et nos devoirs.

– Évidemment, mam, tous les matins, je te donnerai un coup de main, accepta mon chérubin, le visage empreint de bonheur. Et dans toute autre activité, sous peu que tu te sentes déborder, je serai là pour te seconder. Il va me falloir du matériel, de la terre et peut-être même un manuel, pour démarrer mon jardinage.

– J'y ai songé, je m'arrangerai un après-midi de mon jour de congé, pour faire tes emplettes de jardinier. As-tu vidé ton bol de chocolat chaud et fait tes devoirs, mon ange ? Interrogeai-je, en me levant dynamiquement.

– Non, mam, mais je vais les faire, consentit-il, en s'emparant de son bol et en buvant goulûment.

– Je m'attelle à ranger une partie des couverts du petit déjeuner et toi, tu feras le reste, déterminai-je, d'un ton conciliant. Prends ton temps, pour apprécier ton petit déjeuner. »

Un plateau en main, je me dirigeai vers la cuisine. Les fantasmagories lumineuses de la veille ressurgirent, dans mes pensées. Poussée par une avidité volcanique, je m'empressai de rejoindre Sami.

– « Dis-moi, petit homme, j'ai pu vérifier, hier soir, ton rituel pour t'endormir et je t'avoue que j'en suis toujours perplexe. Mais, as-tu été conscient de ma présence ? M'enquis-je, d'une voix intriguée.

– Oui, mam, je la ressentais, mais ma force de concentration me permet d'aller au bout de mon action, quelles que soient les circonstances dérangement extérieures.

– Qu'est-ce que c'est que cette bioluminescence intense et verte qui provenait apparemment de ton corps ? Questionnai-je, les sourcils plissés d'étonnement. La première fois que tu as émis un scintillement de la sorte, il était d'une très faible intensité, par rapport à celle-ci, lorsque je t'ai découvert.

– Je ne peux pas t'expliquer ce phénomène, mam, il fait partie de moi et de ma différence avec toi, observa-t-il, d'un ton désarçonné.

– Oh ! Excuse-moi, mon cœur, j'ai été très maladroite de t'imposer ta réalité existentielle. Être dans l'ignorance de ta propre origine et nature est une souffrance difficile à vivre et à surmonter, mais vois-tu, cette situation m'était sortie de l'esprit, alors, je ne songeais même pas à ta capacité d'en être conscient, justifiai-je, avec une attention particulière, dans ma voix et mon regard.

– Tu es absolument pardonnée, mam, rassura mon chérubin, d'un sourire angélique, j'en suis conscient et je te rassure, je n'en souffre pas. Je vais te faire voir cette caractéristique de mon être, que tu ignorais, jusqu'à hier soir. »

Sami se leva de table et se déshabilla. Soudain, son enveloppe charnelle* se confondit partiellement avec son corps qui s'illumina d'une intensité moins puissante que la veille, mais, incontestablement, beaucoup plus éblouissante que la première fois.

– « Waouh ! M'époustouflai-je, les yeux ouverts de stupéfaction. Tu contrôles ce truc !

– Évidemment, tu n'as pas encore tout vu, mam, remarqua-t-il, d'un air décidé et lucide. »

Lentement, il ôta sa peau artificielle et laissa s'échapper cette lumière aveuglante, dans la pièce entière. Cette clarté éblouissait mes prunelles que je protégeais de mes mains. Au bout de quelques minutes, j'écartai prudemment les doigts, pour m'y adapter et pouvoir l'observer. Son corps scintillait, telle une ampoule électrique de 300 watts allumés. Tous ses organes vitaux s'étaient volatilisés, comme par enchantement. Une petite sphère lumineuse, située au centre de son anatomie était la source de la projection, de cette luminosité. Tout à coup, elle disparut et ses organes réapparurent.

– « Tu as raison, mon cœur, avec toi, je ne serai jamais au bout de mes surprises, approuvai-je, d'une voix subjuguée. Mais hier soir, ta chambre était bien plus éclairée, que notre salle aujourd'hui.

– Oui, d'abord parce qu'il faisait nuit, ensuite parce que l'énergie déployée, pour atteindre mon objectif, était différente, expliqua-t-il, d'un ton sagace. Et rassure-toi, ce phénomène lumineux ne me procure que du bien-être.

– Eh bien, dans la mesure où tu l'argumentes aussi bien, je ne peux que te croire, concédai-je, le visage et la conscience, toujours aussi perplexes et le regard béat. »

Une vive intuition d'une possibilité d'être en retard m'amena à contrôler ma montre. Elle affichait 10 heures et 30 minutes.

– « Sami, nous rediscuterons de tout ça plus longuement une autre fois, mon chaton, c'est promis, émis-je, d'une intonation paniquée, il faut s'activer pour me permettre d'être à l'heure, au restaurant, cet après-midi.

– D'accord, mam, adhéra-t-il, en s'appliquant à sa tâche ménagère. »

La pensée submergée par le jardin d'Éden qu'il souhaitait, mon fils afficha sa satisfaction sur son visage rayonnant de joie et dans ses bijoux oculaires scintillants de bonnes intentions et de sagacité.

Chap. XVIII

L'école De La Vie Et Sortilège.

La semaine s'écoula ainsi, avec un week-end de travail qui se révéla encore chargé d'hostilités, traduit par les mêmes fautes professionnelles qu'auparavant et toujours encombré de stress, lié aux conséquences qui en découlaient. De plus, j'étais censée en être l'auteure et je n'en avais aucun souvenir. Avertie et consciencieuse, je m'appliquai, avec conviction et méticulosité, dans l'ensemble de mes tâches, pour les éviter à tout moment. Contrainte au service des commandes rapides et des préparations des plateaux-repas avec Antoine qui me surveillait d'un mauvais œil, je faisais difficilement face aux clients qui défilaient en continu, pour exposer leurs plaintes, sous mon regard impuissant et déconcerté. « Vous faites des hamburgers sans viande maintenant », « j'exige une autre assiette à salades, celle-là est infestée de limaces », « vous êtes barjo, mademoiselle, vous m'avez cramé la langue, avec votre chili, je vous avais demandé du ketchup, de la tomatine si vous ignorez le ketchup. » Voilà le genre de réclamations qui revenaient souvent les midis, quelques soirées, en début de semaines et celles des vendredis, samedis et dimanches. Il est vrai que nous travaillions à un rythme effréné et stressant, surtout aux heures des repas, mais je finis par soupçonner sérieusement des méfaits, d'un ou d'une de mes collègues. Avant le départ des derniers clients, Antoine m'intercéda, dans un coin du comptoir, à l'abri des passants.

– « Je n'ai pas pu déceler l'origine de vos erreurs, mais je vais devoir retenir vos maladroites et votre incompetence, sur votre salaire. Je risque un dépôt de bilan, à supporter le coût des pertes que vous engendrez. »

Sans protester, je digérai sa décision avec amertume, en réalisant les répercussions de cette sanction, sur mon niveau de vie et mes projets. Convaincue par mon innocence et allumée par un désir de justice, j'envisageai de mener mon enquête, afin de discréditer toutes accusations, à

mon rencontre. Le premier mercredi du mois d'octobre, je retrouvai mes collègues, dans le café du Flibustier, un bar karaoké sans alcool du centre-ville. Sur les onze employés du restaurant, seul Jacques nous avertit de son absence et Maxence nous prévint d'un retard d'une heure. À mon arrivée, il manquait plus que deux personnes à notre superbe Friends party, Nolwenn et Maxence. Pendant que les autres racontaient leurs amourettes, mon visage était empreint de mélancolie. Je ne songeai qu'à la façon de leur annoncer mes soupçons, au sujet de mes accumulations de fautes professionnelles qui pouvaient me valoir un licenciement. Éva, une des filles de notre groupe, constata mon spleen.

– « Alors, Christine, tu rêves ! S'exclama-t-elle, avec jovialité, il est beau au moins ! Vas-y raconte !

– Un peu, je l'avoue, feignis-je, d'une voix enjouée, avant de reprendre une intonation grave, mais il ne s'agit ni d'un homme ni d'une relation amoureuse. J'ai un petit problème de boulot et je pense que ce n'est un secret pour personne, autour de cette table. Ce qui me semble bizarre, c'est mon incapacité à le résoudre, malgré mes efforts doublement déployés, pour les éviter. »

À mes propos, Christelle et Philippe jetèrent un bref coup d'œil, en direction de l'entrée, comme s'il vérifiait l'arrivée de quelqu'un, avant d'intervenir. Leur attitude souleva ma curiosité, je ne pus m'empêcher de les imiter. Personne ne s'y trouvait. Hors de vue, Philippe se pencha vers moi, pour me dévoiler à faible voix :

– « Si tu cherches la cause de tous tes problèmes, demande des comptes à ta petite protégée.

– Ma petite protégée ! M'ébahis-je. Qu'insinues-tu ?

– Chut ! Elle arrive ! Avertit Christelle, en gardant son calme et son naturel. »

Instinctivement, notre attention se dirigea vers l'entrée du café. Je réalisai qu'il parlait de Nolwenn qui passait, à cet instant, le seuil de la porte. Elle avança vers nous, avec une esquisse de ravissement, sur les rives de sa bouche. Son accoutrement extravagant, du genre fille de trottoir, lui allait à ravir. Affichant un modèle irréprochable de formes et de charmes éblouissants, sa démarche d'une sensualité prononcée et les lignes de ses bijoux oculaires étaient celles d'une quémanteuse d'amour dépravé et bestial, à l'affût de tout ce qui bouge. Tous les regards se braquèrent vers elle, accompagnés de quelques sifflements, d'un son flatteur, des enjôleurs en quête de plaisirs et dissimulant le malheur. J'avais du mal à m'imaginer une femme, avec un caractère de la plus noire fourberie, derrière cette belle et splendide jeune fille âgée de 19 ans. D'autant plus que depuis son recrutement, notre relation s'était

merveilleusement améliorée. J'évitai la conversation à son sujet et pris du recul, pour analyser la situation. Profitant de cette sortie, pour m'évader et encouragée par la foule qui était présente, dans le but de s'amuser, j'accrochai dans le micro et interprétai certains titres d'artistes très côtés de l'année. Malgré ma bonne humeur et mon attitude optimiste, mon attention restait concentrée sur Nolwenn. J'épiais tous ses gestes et dissequais le moindre de ses mots qui s'avéraient exempts de toutes suspicions, le long de la soirée. À la fermeture, nous fûmes les derniers à sortir du café, sobre et sain d'esprit. Chacun gagna paisiblement son véhicule. Nolwenn m'apprit qu'elle était stationnée, à cinq minutes à pied du Flibustier, juste à côté de ma voiture et me proposa de parcourir ensemble, la distance qui nous en séparait. Durant notre trajet, nous échangeâmes nos appréciations sur notre escapade de nuit.

– « Votre petit groupe est très sympathique, je suis fière d'en faire partie, annonça-t-elle, d'une inflexion folâtre.

– Oui, c'est génial et convivial, jamais un problème ne s'est interposé entre nous, enchaînai-je, d'un ton sincère et naturel, en observant simultanément sa réaction. Et je croise les doigts, pour qu'il n'y en ait pas. »

Elle n'afficha aucune émotion susceptible de me confirmer les propos de Philippe. Parvenue à nos voitures, je constatai que les deux modèles étaient non seulement identiques, mais également de la même gamme, option et couleur. Un sentiment suspicieux qui me semblait réciproque m'envahit. Désireuses de ne rien laisser paraître, nous nous adressâmes de chaleureuses salutations.

– « Bonne nuit Nolwenn ! Fais de beaux rêves ! Lançai-je, en montant dans mon véhicule.

– À toi aussi ! Concorde-t-elle, d'une voix affable et en scrutant, à mon insu, mes mouvements, d'un œil belliqueux. »

Les jours suivant notre amicale soirée, son comportement tranquille et bienveillant me dérangerait. Son attitude toujours posée et excessivement courtoise m'incommodait un peu plus, chaque jour. Je désirai mettre fin à ce malaise. Face au dilemme d'un choix, entre lui parler ou la suivre, je choisis la filature, avant la discussion. La confiance aveugle ne fait pas partie de mes principes. Beaucoup y ont trouvé la mort. Le vendredi soir de la semaine qui suivit, je la pistai pour repérer son lieu de vie. De prime abord, aucune difficulté ne se présenta. Dès la fermeture du fast-food, je la filai discrètement, au volant de ma voiture. Elle traversa le centre-ville, la quitta et prit la nationale, en direction de Sainte-Marie. Au niveau de la sortie de l'aéroport, elle se dirigea vers la Bretagne, un petit village à l'écart de Saint-Denis. À la sortie de ce

bourg, elle tourna à droite, dans le rond-point, jusqu'à la première intersection, d'où elle s'élança sur la chaussée montante à droite, sur quelques mètres. Les feux en veilleuse, je la suivais avec une distance de sécurité suffisante, pour assurer la discrétion de mon investigation, sans la perdre de vue. Mon cœur palpitait vivement. Il faisait doux, mais l'excitation me procurait des bouffées de chaleur et la sueur perlait sur mon front. Soudain, elle arrêta son véhicule, à proximité d'une maison de quartier, désertifiée à cette heure de la nuit. Je freinai calmement à 150 mètres derrière elle et éteignis simultanément mes feux. Nolwenn sortit de sa voiture et s'introduisit dans un sentier, à droite de son stationnement, éclairé uniquement par une lueur de pleine lune. « Mais que fait-elle ? Elle ne va tout de même pas à la Cascade du Chaudron, dans cette obscurité ! L'accès à ce chemin est interdit, à cause des nombreux éboulis qui s'y produisent ! Mémorai-je, les sourcils plissés d'inquiétude et d'angoisse. » Les complications amorçaient leur tournure.

La Cascade du Chaudron est une crypte, avec deux beaux bassins desservis par de gracieuses cascades, parfois asséchées. Ce magnifique site de l'île de la Réunion fut généré, sur plusieurs années, par l'érosion, offrant ainsi un merveilleux paysage, en constante évolution. Lors des pluies cycloniques, de majestueuses chutes se déversent dans le chaudron, depuis des centaines de mètres, comme une douche intarissable de larmes canalisées du ciel. D'ailleurs, de nombreux éboulements de la falaise témoignent, toujours, d'une grande activité de dégradation naturelle du relief, laquelle demeure l'un des dangers de l'accès à la gorge du Chaudron, d'où son interdiction selon l'entretien du site. Les autres risques se trouvent au niveau du rempart vertigineux qui longe sur une bonne partie de son parcours, par une passerelle endommagée et la profondeur de ce point d'eau est à plusieurs reprises, la cause de noyade de certains imprudents qui, par de fortes chaleurs, prennent des risques irréfléchis.

Hors de vue, je suivis Nolwenn à travers ce chemin tortueux, caillouteux et glissant par endroits, et à d'autres passages, jonchée de palmiers et de fougères. C'était la première fois que je visitais ce lieu, que je connaissais, vaguement, qu'à travers les prospectus de découverte de l'île, lesquels dataient d'une époque où le département entretenait encore ces lieux touristiques, grâce à quelques subventions de particuliers passionnés de nature. L'obscurité procurée par les ombres de la flore, parsemée deçà delà, renforçait les difficultés de ce parcours qui au début se révélait plutôt plat. Nolwenn semblait rencontrer moins de traverses périlleuses que moi. Avec facilité, elle prit de larges avances sur sa destination, dont elle seule détenait le secret. À peu de kilomètres de la route,

la pénombre que procurait la lune dans le chemin laissa place à l'opacité d'un feuillu abondant. Ce passage ralentit ma progression et éveilla mes doutes et mes peurs. « OMD ! Qu'est-ce que je suis venue faire ici ? » Je m'arrêtai cinq minutes pour respirer et calmer mes angoisses, puis repris ma lente marche à tâtons. À la sortie de cet écueil ténébreux, j'adoptai un pas plus assuré et convaincu, malheureusement, quelques mètres plus loin, le chemin se rétrécit et s'encombre d'une canalisation d'eau qui alimentait en partie, la ville de Saint-Denis. Indéniablement, je dus ralentir et me préparer à un exercice d'équilibriste. Je me redressai et me concentrai sur celle-ci, à peu de centimètres du rempart. Elle servit de repère à mes pieds qui s'alternaient prudemment, pour éviter de chuter, dans la ravine du Chaudron. Quelques enjambées plus loin, le sentier se divise en deux. L'un affiche une petite montée, en allant sur la gauche et l'autre, une descente abrupte et glissante à droite. La fatigue s'annonçait par des tiraillements musculaires. Sans hésiter, je pris la montée, en pensant qu'elle aurait été plus courte et moins pénible. À mon grand désespoir, elle débouche sur une grande passerelle vétuste qui longe la falaise, sur une dizaine de mètres, dans le vide. D'ailleurs, le panneau d'interdiction d'accès, dont j'ignorai l'existence, avait été arraché par de récents glissements de terrain. « Punaise, si un de ces caps rocheux s'écroule sur moi, j'aurai ma mort et mon cercueil pour le même prix, zéro euro, songeai-je. » Après une trentaine de secondes de réflexion, je surmontai ma frayeur et avançai doucement, sous les craquements de la ferraille rouillée. Soudain, un pan de la passerelle s'effondra. Un trou béant la séparait en deux, sur cinq mètres de long. Éprise par mon instinct de survie, j'agrippai la falaise et l'escaladai, telle une araignée privée de deux pattes, mais avec le discernement d'une vraie cascadeuse professionnelle, jusqu'à l'autre versant. Quand je réalisai mon incroyable exploit, un frisson de frayeur traversa tout mon être. Une fois de plus, la luminosité de la lune me fut d'une rédemption incontestable. Prudente, j'achevai le parcours sans incident, toujours en tâtonnant la falaise. Brusquement, je plongeai à nouveau dans les ténèbres. Il me semblait être dans un tunnel. À chaque pas, le courage me gagnait. À la sortie de cette cavité obscure, un sentiment d'être près de la cascade me rassura, mais un dernier passage à flanc du rempart me ramena sur mes gardes. « Oh non, ça n'se terminera jamais ! M'écraiai-je, dans la solitude de ce gouffre qui me renvoya l'écho de ma voix, teintée de désespoir. » Je devais traverser une nouvelle passerelle, le long de laquelle un gros tuyau rouillé de canalisation s'achemine et dont les mains courantes constituent un véritable danger. Envahie par l'idée du vertige, une dangereuse paralysie émotionnelle m'empêcha d'avancer et de reculer.

Puisant dans les dernières ressources cognitives de mon cortex cérébral, je constatai, avec désarroi et anxiété, l'obligation de ramper. L'abandon ne faisait pas partie de mes convictions, après quelques exercices de respiration, je m'y lançai. La falaise s'avéra une fois de plus mon seul appui de sécurité. Chaque craquement réveillait ma frayeur d'un effondrement de l'édifice qui reposait, pourtant, sur une infime partie saillante des remparts. Une sueur abondante perlait sur mon front, ruisselait en direction de mon tee-shirt déjà mouillé, par la transpiration de mon corps, puis s'évaporait et se dispersait à l'image d'une brume en perdition, au-dessus d'un étang. Lentement, je parvins à passer cet obstacle, mais de l'autre côté, je ne fus pas au bout de mes peines. Certes, je me rapprochai de la cascade, malencontreusement, la traversée d'un petit mur, sans barrières de sécurité, menant vers l'autre versant du rempart s'avère toutefois nécessaire, pour y accéder et il demeure délicat, lorsque l'on souffre d'étourdissements. Ce petit pont naturel est submergé par le ruissellement du bassin principal, de la cascade. Recouvert de mousses, il présente le danger d'une chute mortelle à droite, sur des rochers situés en contrebas du deuxième bassin, dont l'accès est inaccessible. Fournissant des efforts surhumains, je bravai mon tournis, par une extrême précision, dans chacun de mes mouvements, à la vitesse d'une tortue atteinte d'une grave cécité. Passé cette difficulté qui m'avait semblé durer une éternité, le reste du parcours n'était plus qu'une étendue de rochers que je franchis aisément. Le site se présentait sous un aspect mystérieux. À petits pas, j'avançais. Tant bien que mal, je progressais en direction de l'inconnu. Soudain, à un mètre d'un splendide reflet de lune, j'aperçus une ombre à la surface du bassin. Je m'approchai de ses abords et vis Nollwenn flotter en son milieu. J'eus l'étrange impression qu'elle m'attendait. Subitement, son corps se liquéfia et se confondit dans la limpidité de l'eau. Pétrifiée par ce phénomène, je m'immobilisai sous l'effet incontrôlable de mes émotions. « C'est impossible ! J'hallucine ou est-ce un cauchemar éveillé ? » Mon cœur palpait d'effroi. Cette palpitation me procura des sueurs froides et des frissons, parcourant chaque centimètre carré de mon corps. Sans aucune hésitation, je m'esquivai à revenir sur mes pas, pour détalier de cet endroit. Lorsque je repassai sur le mur glissant, je trébuchai accidentellement du bon côté de celui-ci, mais atterris dans l'eau froide et glaciale du Chaudron, dit aussi Chaudron du Diable, dans certaines histoires légendaires de l'île. Tout à coup, une force s'empoigna de mes pieds et m'attira dans ses profondeurs. L'eau ténébreuse m'empêchait de distinguer mon prédateur et de voir le lieu où il m'entraînait. Au bout d'une traction de cinq mètres, je sentis un relâchement de la pression, sur ma cheville. Soudain, le fond s'illumina.

Au-delà de toute attente, Nolwenn apparut avec le même sourire journalier. Elle s'approcha de moi et me fixa dans les yeux. Soudain, elle se défigura dans son apparence d'origine, une jeune femme horrible, ténébreuse et monstrueuse. Son visage ovale et émacié dessinait un menton et un nez pointus et prédominants. Ses yeux cernés et globuleux ne formaient qu'un seul corps vitré noir, sans iris, ni pupilles, ni sclérotiques. Ses sourcils épais et aussi roux que ses cheveux, ainsi que ses cils extrêmement dégarnis lui alléguaient son air horrifique. Elle me présenta sa langue pointue et agitée d'agressives trémulations, comme la danse d'un boa prêt à envenimer sa proie. Après, celle-ci se mit à me sourire, en mettant en évidence ses dents noires, en forme d'aiguille. Paniquée, je tentai de m'enfuir, mais ce monstre m'empoigna à nouveau.

Passé dix secondes, le dioxygène de mon poumon s'était épuisé à un stade proche de l'asphyxie. Instinctivement, je cherchai à remonter en surface. Malheureusement, la puissance maléfique de cette monstruosité me retenait encore, dans le fond toujours éclairé. Je luttais agressivement contre cette chose, avec le peu de souffle qu'il me restait, jusqu'à mon découragement total. À peu de secondes où ma dernière bulle de dioxyde de carbone éclatait à la surface, je plongeai dans la nébulosité de l'inconscience. À mon grand étonnement, cet être malingre me libéra, sans états d'âme. L'inertie de mon corps me ramena vers la terre ferme. Le lendemain, la fraîcheur du matin me réveilla, sur la rive caillouteuse du bassin. L'eau bleu opale se jouait du rayonnement solaire et donnait à ce lieu, une ambiance teintée d'arcanes. Malgré le soleil qui s'était levé, avec son puissant rayonnement de chaleur, dès son apparition, mes vêtements mouillés me procurèrent une sensation frigorifiant, d'un hiver polaire. Ma cheville portait des hématomes douloureux. Courageusement, je le surpassai et rebroussai le chemin. « Qui est donc cette femme ? Songeai-je, le long du sentier. Ai-je rêvé ou l'ai-je réellement affrontée ? » J'avancais lentement, mais cette fois, j'évitai la passerelle interdite et empruntai la voie, en contrebas, où les goyaviers et les jambrosades* formaient un feuillage ombragé. Une branche morte de ces arbustes me servit de béquille, pour assurer le reste du parcours qui me paraissait beaucoup plus long, qu'à mon premier passage, en boitant d'une jambe. « Pourvu qu'elle ne soit pas derrière moi, pensais-je, de temps à autre, en y scrutant méticuleusement l'horizon. » Puis, je repartis toujours avec ce sentiment de ne pas pouvoir y parvenir. Heureusement, mes pieds ne me lâchaient pas une seule seconde. Ils avaient pris le contrôle de ma conscience et m'emmenaient vers ce qui me semblait l'unique voie de secours. Soudain, mes pupilles flamboyèrent de joie. « La route, enfin ! » La dureté du bitume, sous mes pieds atrophiés par

la pénibilité de la marche, me procura un soulagement, suivi d'un immense plaisir d'être saine et sauve. Mon instinct de survie m'avait guidé à l'emplacement de ma voiture qui n'était plus là. Je marchai en direction de la route principale, d'où j'arrêtai le premier véhicule que j'aperçus, en feignant de traverser la chaussée. La femme au volant freina brutalement par affolement. Elle s'extirpa vivement de son siège, avec rage et s'apprêta à m'insulter. « Oté makrè... ° (*Espèce de pouffia...*). » À la vue de mon teint blafard et de ma mine effondrée et meurtrie, elle comprit ma situation de détresse, se précipita vers moi et m'épaula tout au long de la trajectoire, menant à sa voiture. Paniquée, elle jugea préférable de me conduire aux urgences, mais ma réfutation à sa décision qui me semblait pourtant être la meilleure prédomina sur son intention. Mon obnubilation au sujet des inquiétudes potentielles de Sami et de Manou entretenait ma certitude de rentrer à l'appartement. Je lui indiquai mon adresse et l'incita à emprunter la RN6 sud, afin de nous y rendre rapidement. Dès lors, le mutisme s'installa tout le long du trajet. À notre arrivée dans mon parking, je remarquai la présence de ma voiture, à son emplacement habituel. « Comment et par qui a-t-elle pu parvenir jusqu'ici ? Réfléchis-je, le front plissé de stupéfaction. »

– « Où dois-je vous descendre ? Interrogea la conductrice qui roulait d'une allure réduite.

– Peu m'importe, je vous remercie sincèrement, je suis enfin chez moi à présent, indiquai-je, d'une voix soulagée. »

Elle immobilisa son véhicule, le moteur en route et me fit face.

– « Encore une fois, merci, infiniment, allouai-je à cette inconnue, avant de pousser la portière.

– Il n'y a pas de quoi, j'ai fait mon devoir d'assistance à une personne en danger, observa-t-elle, d'un ton soucieux, par contre, prenez soin de vous, c'est un conseil amical. Au revoir !

– Au revoir ! Répondis-je. »

Ce furent les seules paroles que j'échangeais avec cette femme. Dans la précipitation, je quittai l'habitacle de sa voiture et je me rendis chez notre doyenne, en prenant l'ascenseur. Accablée d'impatience, je sonnai avec acharnement à sa porte. Lorsqu'elle ouvrit, je m'écroulai sur le seuil de son entrée, emportée par une syncope inattendue. À mon réveil, il était 14 h. Un médecin se tenait au chevet du canapé de Manou, dans lequel j'étais allongée.

– « Qui êtes-vous ? Où suis-je ? Mais... mais qu'est-ce qui se passe ici ? Questionnai-je, en essayant de me lever et d'un air effaré.

– S’il vous plaît, Mademoiselle, soyez raisonnable et restez allongée, je vous en prie ! Ordonna celui-ci, d’une intonation affable et diplomate. Je suis là pour vous ausculter. Vous avez eu un malaise et vous êtes la seule habilitée, pour nous dire ce qui s’est passé en amont.

– C’est vrai, confirma notre mamoune, d’un ton inquiet. Tu es arrivée devant ma porte, dans un état pitoyable et poum ! Plus rien, tu t’es écroulée par terre. J’ai appelé le docteur Picard, sache que c’est lui qui t’a soulevée et t’a délicatement posée, sur mon canapé, ma belle, à moi toute seule, je n’en aurai pas eu la force. »

Soudain, les souvenirs de mes mystérieuses péripéties ressurgirent et envahirent mes pensées. Avec détermination, je retins mes émotions.

– « Avez-vous été victime d’une agression ? Consulta le médecin, en constatant l’état délabré de mon accoutrement.

– Non, Docteur, à aucun moment, informai-je, les yeux palpitants de panique. Pourquoi cette question ?

– Eh bien, dans d’autres circonstances, je vous aurai dit que vous avez vraisemblablement eu un simple malaise vagal, mais vos vêtements sont déchirés. Vous souvenez-vous de ce qui vous est arrivé ? S’enquit-il, en auscultant mon visage et mes membres.

– Oui, bien sûr, je faisais une agréable balade nocturne, dans la forêt du Brulée, avec des collègues de travail, lorsque je suis tombée dans un petit ravin, improvisai-je, d’une voix dégagée. Et heureusement que nous étions suffisamment nombreux, ils m’ont tous aidé à sortir de ce trou.

– N’ont-ils pas été suffisamment nombreux, pour s’inquiéter de votre état de santé ? Observa le médecin, les sourcils plissés d’interrogation, en remuant délicatement mes poignées, puis mes chevilles.

– Si assez nombreux, nous étions composés d’une dizaine d’amis et connaissances, ils se seraient alarmés d’une situation préoccupante, sauf que je me portais à merveille, jusqu’à ce que je franchisse cette porte, plaidai-je, d’un air sincère.

– Bien, bien, pouvez-vous ôter vos vêtements que j’examine l’ensemble de votre anatomie ?

– Oui, sans problèmes, je les enlève, conçus-je, en gardant mes sous-vêtements. »

Dix minutes s’écoulèrent dans le silence, le temps d’un examen complet de base.

– « Bien, je vous ai ausculté et il me semble qu’il n’y ait rien de casser, certifia-t-il, d’un ton sérieux, je ne vous ai pas entendue crier. Ressentez-vous des douleurs quelque part ?

– Un peu aux chevilles, je l’avoue.

– Vous présentez de nombreux hématomes, sur le visage et les bras, mais principalement au niveau des chevilles très amochées, effectivement, mais sans fractures, rassurez-vous. Vous portez de nombreuses et bénignes lésions de l'épiderme, sur votre flanc droit qui a été dénudé, certainement au moment de votre chute. Par contre, je n'ai rien vu au niveau du reste du corps. C'est tout de même bizarre, pour quelqu'un qui a subi une dégringolade, dans un ravin !

– Mettriez-vous mes paroles en doute ? Défiaï-je, le front plissé de dissuasion.

– Pas le moins du monde, réfuta-t-il. Mais je n'irai pas nier que les faits ne concordent pas, avec les lésions, surtout celles des chevilles, lesquelles s'apparentent à une violente empoignade. Vous êtes certainement plus solide que d'autres jeunes femmes de votre tranche d'âge, mais peut-être aussi un peu amnésique. Êtes-vous tombée sur la tête ?

– Non, Docteur, j'ai su la préserver lors de ma chute, précisai-je, d'une inflexion naturelle.

– Alors, nous pouvons, avec certitude, éliminer toute possibilité de traumatisme crânien, mentionna-t-il. Je vais, cependant, vous prescrire un traitement, sur une petite ordonnance médicale pharmaceutique, contre un bon rhume et de quoi lutter contre la fatigue et la douleur. Vous êtes trempée et ces ravines sont gorgées de ruisseaux glacials. J'y ajoute une bonne crème à l'arnica qui soulagera vos hématomes. Évitez toutefois d'en étaler, sur les égratignures. Même bénignes, ce ne sont pas moins que des petites plaies ouvertes qui peuvent s'infecter, et cette crème y est totalement contre-indiquée. Prenez une douche et portez des vêtements légers, elles cicatriseront sans laisser de traces. Respectez la posologie de vos médicaments, pour garantir leur efficacité. Quoique, le meilleur remède reste, avant tout, le repos, Mademoiselle, je vous en conjure, ajouta-t-il, d'un ton convaincant.

– J'y veillerai, Docteur, rajouta notre tricentenaire, d'un regard déterminé. Combien est-ce que nous vous devons ?

– Laisse, Manou, je vais le régler, persuadai-je, en essayant péniblement de me lever.

– Ah non, tu dois rester allongée, exigea celle-ci. Tu as entendu le docteur, du repos avant tout ! »

Sur son insistance, je cédaï sans riposter. Elle régla le médecin et lui évoqua de le raccompagner, jusqu'à la porte.

– « Avec plaisir, Madame, accepta monsieur PICARD, en se levant et en se retournant vers moi. Au revoir, Mademoiselle, salua-t-il.

– Au revoir, docteur, lançai-je, d'un ton aimable. »

À peine notre sorcière bien-aimée eut-elle refermé la porte, que je me levai brusquement, malgré les douleurs musculaires. Nous étions samedi et je devais prendre mon service à 14 h 30. Manou avait cerné le mensonge que j'avais dit au médecin. Elle exigea des explications, mais contrairement à moi qui n'avais qu'une idée en tête, retrouver Nolwenn et lui infliger la correction de sa vie, pour qu'elle révèle son vrai visage aux autres. Sa monstrueuse physionomie, dans les profondeurs glaciales de la cascade du Chaudron, avait hanté mes pensées, durant l'auscultation et me tourmentait toujours, à cet instant précis. Derrière mon apparence impassible se cachait une bombe de colère, prête à exploser sur la cible concernée. Peut m'importait qu'il eût s'agi d'une réalité ou d'un cauchemar. Cette expérience machiavélique devait se conclure, par la défaite de Nolwenn et surtout par la révélation à tous, de sa véritable identité et origine. Je me précipitai vers la sortie. Manou essaya assidûment de me retenir, mais au moment où elle se pointait, devant le seuil de la porte, j'étais déjà dans le parc à voitures de la résidence. Après un démarrage hâtif, je me lançai à une vitesse déraisonnée, en direction du centre-ville, par le boulevard sud.

Chap. XXX

Révélation De L'océan.

Katel s'assoupit contre Justin, sous la chaleur de son édredon ouatiné. Leur nuit se berça de doux songes de l'abordage d'Écume de l'Espérance et de l'irruption de Socrate, avec sa promesse de Jardin d'Éden. Au bout de quatre heures de navigation, nous avons parcouru 120 miles, soit environ 240 km. Une douloureuse nostalgie de mon idylle, avec Loïc et de mon île, me sortit de mon profond sommeil et m'amena à observer l'horizon. Soudain, le bateau de croisière se dressa devant un sublime ciel rougeoyant d'un splendide lever de soleil. Le paquebot de croisière avait quitté le port de La Possession, à dix-neuf heures, la veille. Il avait passé douze heures en mer, au lieu de quatre, pour franchir une distance similaire. Vu la vitesse du chalutier, par rapport à celle du paquebot, réduite par l'ancre flottante, je me rangeai à l'estimation du temps de navigation du capitaine, pour notre traversée à destination du port de Brest. Plus nous nous rapprochions du bateau, plus mon appréhension de ce long voyage grandissait. Par contre, aucune inquiétude concernant le transbordement ne se manifesta. Et pourtant, lorsque cette contrainte se présenta, au-delà de nos attentes, voici ce qui se produisit. Comme convenu, le capitaine lança, de vive voix, un appel, à celui du « GLOBE TROTTEUR ÉLAN 2. »

– « « Oyé ! Oyé ! Naviguant des Indes, ici le chalu974Bzh au GT2232P, sur la fréquence xtv96d, à vous !... Ici le chalu974Bzh au GT2232P, sur la fréquence xtv96d, à vous !... » »

À part les grésillements des ondes radio, aucune voix ne se fit entendre.

– « Pffff !!!! S'irrita le capitaine, des fritures, des tonnes de fritures, il ne nous manquait plus que ça !

– Changez de fréquence, suggérai-je, d'un air inquiet.

– Ce sera compliqué, c'est que celle-ci est la leur et l'unique, d'un

point de vue professionnel et personnel, m'apprit-il.

– Bien ! Elle est privée, que faire d'autres ?

– Rien de plus que ce que vous avez intelligemment proposé, ma p'tite Dame. Tenter et retenter. Allez ! Pas de panique, essayons la fréquence maritime commune, à tous navigateurs. Des fois que le capitaine FLOC'K s'y serait aventuré à titre intime. Oyé, oyé du paquebot ! Ici le chalu974Bzh au GT2232P, sur la fréquence k974Réu, à vous ! »

La tension était à son comble. Rien ne se produisit, au bout de cinq tentatives.

– « Désolé de détruire vos rêves, mes enfants, comme personne ne répond, il faut se résoudre à faire demi-tour. Mon vaisseau n'est pas équipé pour vous conduire à bon port, décida le capitaine, d'un ton déçu.

– Ah non, Capitaine ! Certainement pas ! M'exclamai-je, les yeux flamboyants d'horreur. Rapprochons-nous davantage du paquebot et relancez votre appel. »

Celui-ci se laissa séduire par mon idée et s'y rendit, calmement.

– « Oyé ! Oyé ! Naviguant des Indes et des épices, ici le chalu-974Bzh au GT2232P, sur la fréquence k974Réu, à vous !...

– Ici le GT2232P au chalu974Bzh, veuillez nous donner votre position maritime et votre requête...

– Oh non ! Protestai-je ; à mon tour. C'est un problème technique ou d'ondes ?

– Mes appareils sont contrôlés avant chaque sortie en mer. Tout va bien de ce côté-là. La prochaine tentative, sur la première fréquence, sera la bonne. Capitaine PALACE à Capitaine FLOC'K ! Capitaine PALACE à Capitaine FLOC'K ! Vous m'entendez ? Nous nous situons à 17° de latitude et à 56° de longitude, dans l'océan Indien, au sud de l'équateur.

– Positif ! Capitaine FLOC'K à capitaine PALACE, je vous reçois 5/5, quelle est votre requête ?

– Bonjour, Capitaine, nous fonçons tout droit sur vous, à une allure de 30 miles/h. J'ai à bord, deux passagers qui ont manqué le départ, sur le quai du port de La Possession et qui souhaitent se transborder en mer, immédiatement.

– Négatif, Capitaine FLOC'K, annonça sereinement son homologue.

– Négatif ! Clama René, d'un air mécontent. Comment ça négatif ?

– Calmez-vous capitaine PALACE, calmez-vous, inspira le capitaine FLOC'K. Nous devons nous conformer aux règles de la navigation qui stipule l'intervention de la Gendarmerie maritime, pour un contrôle

d'identité, avant de monter à bord du GLOBE TROTTEUR ÉLAN 2. Nous allons les contacter dans l'immédiat, je vous invite à réduire votre vitesse, à couper votre moteur à 50 mètres du paquebot et à attendre l'arrivée des forces de l'ordre.

– À qui ai-je l'honneur ? S'emporta René PALACE, rouge de colère.

– Je suis le commandant de ce navire, Monsieur, et j'applique les procédures de routine, mais obligatoires, du règlement du paquebot, prétendit cet officier marin, sans se présenter, en intégralité.

– Ici le capitaine PALACE ! Passez-moi votre capitaine, je veux parler au capitaine Denis FLOC'K ! Exigea-t-il, d'un ton offensé, le vrai commandant de bord. Vous n'êtes qu'un novice, jeune homme. Sachez que votre capitaine est un ami intime de longue date. Je sais encore distinguer sa voix, à travers toutes les ondes terriennes et je la reconnaîtrai, même à travers celles de l'espace. »

Son acharnement lui porta bénéfice, en moins de dix minutes. Grâce à son côté provocateur et subtil, il expliqua à nouveau la situation à son homologue qui semblait en connaître déjà l'ambiguïté.

– « Je suis très très heureux et satisfait de t'entendre mon vieux PALACE, déclara le capitaine FLOC'K, d'un ton diplomate, mais...

– Aaaah, mon cher FLOC'K, interrompit René, avouez-le avec honnêteté, vous n'êtes plus très jeune vous non plus. Par contre, je reconnais en vous, cette extraordinaire dextérité à cibler vos intérêts, dans toutes les circonstances. Cette qualité-là résiste à l'usure du temps et je suis convaincu que vous ne la manquerez pas, dans le dénouement de notre situation.

– Merci, René, j'en dirais autant de toi, cependant, pour l'instant, dis-moi où tu veux en venir, s'enquit Denis, tu connais les règles, n'est-ce pas ?

– Mon foie à couper qu'il n'a rien à dire, sur la régularité des papiers de cette femme et de son enfant et je vous invite sans plus tarder, à le vérifier par vous-même. Vous êtes un maître suprême, pour authentifier le faussaire. Nul policier, ni gendarme ou douanier n'arrive à vos chevilles, dans ce domaine. Alors, faites-moi une faveur, jugez-en votre âme et conscience, du retard qu'engendrerait une attente, d'un contrôle des forces de l'ordre maritimes, sur votre destination, et mesurez l'impact qu'il y aurait sur votre clientèle de luxe, de les voir débarquer, argumenta René PALACE. Ne me dites pas que ces années ont fait d'un ancien officier de la Marine nationale, un vulgaire petit commandant, sans autonomie et sans compétence, pour cerner ce genre d'effet et pour prendre les décisions adéquates.

– Présentez-vous, sur-le-champ, avec tous vos hôtes, sur le pont du GLOBE TROTTEUR ÉLAN 2, Sous-officier PALACE ! Le temps n'a nullement usé mes qualités, ni mes facultés et encore moins mes compétences de chef, observa le capitaine FLOC'K, d'une inflexion indignée. »

« Incroyable, ce capitaine PALACE, il est aussi rusé que Manou, dans sa démarche. » Comme quoi, je ne me trompais pas sur leurs ressemblances. Ce gradé des mers avait interprété les propos de son confrère, comme un défi qu'il releva, promptement. Il stoppa les moteurs du paquebot, en réduisit la dérive et jeta les ancres, pour l'immobiliser. Puis, il nous pria d'accoster son navire et de mouiller à la hauteur de l'écubier, placé sur la coque de la proue du bâtiment, afin de nous abaisser la passerelle ascenseur de transbordement. Au bout d'une bonne demi-heure de manœuvres, dans une mer houleuse, nous foulâmes le pont extérieur principal qui était exposé en plein air.

– « Soyez les bienvenus à bord, chers passagers et à toi mon fidèle compagnon, accueillit le valeureux capitaine FLOC'K, d'un ton jovial.

– Merci, Capitaine ! S'exalta René PALACE. Je vous présente vos deux nouveaux passagers, Aubeline et Katel.

– Bonjour, Madame, m'agréa-t-il, avec galanterie. Bonjour, jeune homme ! Adressa-t-il, à mon fils, d'un ton viril et en nous tendant, alternativement, une ferme poignée de main. Vous excuserez ma maladresse, mais je tiens tout d'abord à contrôler vos papiers. L'usage du règlement est une priorité, mais rassurez-vous, je fermerai un œil, pas les deux.

– Bonjour, Monsieur le Capitaine, avais-je synchronisé, simultanément à ses salutations, d'un air intimidé. »

Mon bambin m'avait imité avec plus d'assurance. Puis à la demande de ce gradé, je lui remis nos documents d'identité et de bords. Pendant que je scrutais autour de moi, celui-ci s'entretint discrètement, avec son homologue et ami.

– « Dis donc, mon vieux PALACE, il n'y a pas que l'authenticité des documents de cette demoiselle qui vous a poussé à autant de zèles ?

– C'est vrai, elle est plutôt jolie, avoua René, d'une voix envoûtée. Néanmoins, garde-toi de t'imaginer l'impensable ou d'avoir un esprit tordu vieux saligaud ! Maugréa-t-il, d'un ton offensif.

– Ouuh !!! Ai-je touché un point sensible, vieux salopard, affligea Denis, d'un air revanchard, avant d'éclater de rire à la moue de son ami qui s'esclaffa, aussitôt. »

À ces hilarités, je me tournai vers eux.

– « Qu'est-ce qui vous fait rire ? M'enquis-je, le front plissé de convoitise, de ce moment de bonheur.

– Ce n'est rien, Mademoiselle, je vous en conjure, assura ce brave capitaine FLOC'K, en fixant les yeux de son ami, en dualité d'une complicité partagée. Monsieur PALACE, votre généreux sauveteur, s'appêtait à nous quitter, et moi, je vous rends vos papiers, en vous offrant le guide et le plan du paquebot. Comprenez bien que mes obligations me contraignent à vous laisser. Mais, un membre de l'équipage se chargera de vous accompagner à votre cabine. D'ici que vous vous amarinez, nous aurons l'occasion de nous revoir.

– Bien sûr, Monsieur le Capitaine, vos responsabilités sont prioritaires, je vous comprends, admis-je, d'une voix affable. Au revoir, Capitaine FLOC'K, autant pour vous, Capitaine PALACE, et merci, infiniment, de vous être dévoué à nous escorter à bon port.

– Ne me remerciez pas ma p'tite dame, cela vient du fond du cœur, réfuta René. Faites attention à vous et à votre fils, et n'oubliez pas ce que je vous ai confié, rappela-t-il, en se dirigeant vers la passerelle. Au revoir, moussaillon ! Bon vent à tout le monde ! Salua-t-il, d'un ton jovial.

– Bon vent à toi aussi, concorda Denis FLOC'K.

– Kénavo° (Au revoir), Capitaine PALACE ! Lança Katel.

– Tiens donc ! Et il parle le breton en plus. Kénavo moussaillon et bonne chance ! Répondit-il, en levant sa main droite de civilité, en signe d'un départ nostalgique. »

Le capitaine PALACE regagna le timonier de son chalutier et le capitaine FLOC'K la passerelle de commandement, afin d'appareiller leur navire, vers leur destiné opposé. Conduits dans notre cabine, nous pûmes enfin espérer d'atteindre d'autres horizons, bien plus propices à une future existence harmonieuse, à bord du GLOBE TROTTEUR ÉLAN 2. Le gigantisme de ce vaisseau qui, en mode automatique, avançait à la vitesse d'un catamaran 47 était spectaculaire. De la proue à la poupe, il mesurait 1 450 mètres de long sur 680 mètres de large et pesait 625 000 tonnes. Composé de dix-huit ponts, il pouvait accueillir jusqu'à 19 800 passagers, pour 6 500 membres d'équipage. Les ponts inférieurs, situés dans la coque, comprenaient des installations sportives et de remises en forme, dont une piste de jogging de 800 mètres, une piste de ski de 600 mètres et une plage, avec son océan à vagues artificielles, des centres éducatifs et aires de jeux, pour enfants. On y trouvait également les cinq premiers bars et les quatre premiers restaurants, des jardins acclimatés, un casino, une discothèque, un espace spécial illumination et projection, lequel comptait un planétarium, une salle de cinéma, un amphithéâtre et un studio d'enregistrement.

Deux immenses et magnifiques châteaux superposés qui

composaient les ponts supérieurs offraient un séjour luxueux et festif de huit étoiles, à tout passager. Le toit du premier bâtiment constituait la fondation habitable du deuxième. L'absence de cheminée sur le dernier toit, grâce à la motorisation électrique du paquebot, formait la plus grande terrasse aménagée du navire. Ces châteaux abritaient les cabines, dans lesquelles certaines offraient un balcon, un grand salon de réception, une salle de conférences, cinq bars à thème et huit autres restaurants, des boutiques, dont les entrées et les sorties donnaient sur les ponts extérieurs, une bibliothèque enrichie de 1 200 ouvrages, 500 livres audio et 400 CD-ROM. Leurs terrasses arrière offraient un terrain de tennis, un minigolf, une piscine, un cinéma en plein air desservi par un bar rétro, et une plateforme d'atterrissage, pour un hélicoptère, ainsi que son hangar, dans lequel, un des derniers modèles à énergie solaire était entreposé. Ce bâtiment maritime fonctionnait grâce à deux moteurs, l'un à pétrole artificiel et l'autre électrique. L'énergie renouvelable demeurait son principal atout, car ses déchets en étaient la principale source. Mais, il était également équipé de générateurs rechargeables en énergie, sur les nombreuses bornes électriques des mers, des océans et des infrastructures portuaires. C'est ainsi que le GLOBE TROTTEUR ÉLAN 2 assurait une autonomie de fonctionnement d'une semaine, tout au long de son parcours, relayée également par des panneaux solaires et des éoliennes, plus ou moins dissimulés sur différentes parties du vaisseau marin.

Son capitaine était un homme d'une taille et d'une carrure impressionnantes. Son port de tête reflétait la noblesse d'un officier de Marine de première classe, amplifiée par son costume et ses galons. Aussi âgé que son confrère, il adoptait une ligne plus svelte et une coiffure plus soignée, sous son képi de Marin. Au-delà de ces différences, leur ressemblance demeurait frappante, même si aucun lien familial ne les unissait.

Toujours est-il que je mis immédiatement à profit les conseils du capitaine PALACE, en appréciant ce voyage au titre des vacances, que nous n'avions jamais eues, encore qu'une personne manquât, pour parfaire à ce rêve éveillé. Au-delà de toute attente, j'affichais rapidement ma joie de vivre. Deux heures après notre arrivée, le capitaine FLOCK rassembla les passagers, dans la luxueuse salle de réception, pour leur présenter un plan de notre parcours de croisière, dont la durée estimée était de six mois. Chaleureusement, il nous invita à nous joindre, à ce qu'il appelait « ma grande famille ». Nous mîmes le cap vers l'ancien canal de Suez, en remontant par la mer Arabique et la mer Rouge. Ce dernier avait complètement disparu, avec Suez et son golfe, ainsi que Sinaï. À cause de la montée des eaux de la mer Rouge, lors des

cataclysmes dus au réchauffement de la planète et des tsunamis, provoqués par les impacts des météorites, dans les océans du globe, Sinaï gisait dans les profondeurs d'une mer, formée par la rencontre de la Méditerranée, avec la mer Rouge. Cette dernière afficha une importante largeur, allant entre 1 100 et 1 500 km, des côtes égyptiennes, nubiennes et éthiopiennes, à ceux de l'Arabie Saoudite et du Yémen. L'Afrique avait subi également des conséquences qui s'étaient traduites par sa division, en trois petits continents. Leur dirigeant les avait prénommés, après un suffrage national, l'île d'Afrique de l'Ouest, l'île d'Afrique du Sud et l'île d'Afrique de l'Est. Cette troisième île constituait l'une des trois escales qui étaient prévues, dans la croisière. Elle porte le nom de Nouvelle Promise. Sa géographie se compose actuellement d'une partie de ce qui représentait, avant les cataclysmes naturels climatiques, l'Égypte, la Libye, le Soudan, le Tchad, l'Éthiopie et la Somalie. L'un de ses ports, nommé Féréold, représente également une grande ville de la république égyptienne. Le paquebot y jeta l'ancre de la première escale, pour une visite touristique citadine. La deuxième se produirait à Athènes en Grèce et la troisième à Lisbonne au Portugal, en passant par le Détroit de Gibraltar qui s'était élargi de 75 km, par les inondations sur les terres avoisinantes. Tous les soirs, des galas nous offraient des mets de hautes gastronomies et de magnifiques spectacles, avec des artistes confirmés et internationaux. Néanmoins, au coucher, mes nuits étaient habitées par les souvenirs des fabuleux moments passés avec Loïc et cette hantise se transformait en rêverie, plus romantique que sensuelle, mais déstabilisant au réveil. Je passais d'un simple moment de nostalgie, à une amertume déroutante, avant de renaître à la vie, tel un phénix se réveille de ses cendres. « Qu'est-ce que tu me manques, mon trésor, mon tendre amour, te reverrais-je un jour ? Songeai-je, à mes réveils. Je donnerai tout l'or du monde pour revoir ton sourire, succomber à ta douceur, ta tendresse, tes mots doux, tes bisous et tes regards amoureux. Je vendrai mon âme au diable, pour revivre tous ces instants de bonheur, nos escapades en pleine nature, nos couchers de soleil sur le sable doré, de nos merveilleuses plages... Bien, après tout, soyons un peu raisonnable, un bon café et hop ! C'est reparti, m'encourageai-je, à ces instants troublants. » Ni le temps ni la distance n'ont d'usures sur la pureté d'un amour, dont l'existence est irréfutable et inaltérable, aux yeux de ceux qui s'aiment de cet amour-là.

En journée, nous avons le choix entre des séances de relaxation, de yoga, de gymnastique, de thalassothérapie, du ski sur les pistes préfabriquées, du surf dans les vagues reconstituées de la mer artificielle, des ballades sur les ponts extérieurs du paquebot et à toutes les autres

activités conçues pour les voyageurs, à l'exception du planétarium qui affichait des horaires et des jours fixés par le règlement du navire. Au centre de la terrasse supérieure du second château, les architectes de la Marine avaient établi un véritable paysage d'une splendide île déserte, nommée Crusoé, sur laquelle je m'épanouissais, souvent, dans un transat, derrière un bon roman philosophique et une fraîche orangeade servie par les commis d'un bar exotique. Un volcan camouflant le manche à air du paquebot se dressait au centre de cette île et produisait de petits grondements préenregistrés, d'un début d'éruption. On y accédait par un pont suspendu ou à la nage. Le bateau était équipé de cinq piscines : une exposée à l'ensoleillement de l'avant du pont principal, une autre dans l'installation sportive, la troisième dans les aires de jeux des enfants, la quatrième sur l'une des terrasses à l'arrière et la cinquième, dans le centre de thalassothérapie, sans compter l'étendue d'eau encerclant l'île de Crusoé et accessible aux baigneurs. Mon fils apprit à nager et plonger en apnée, dans l'espace enfant des bassins couverts. Grâce à son pseudo-handicap, le maître-nageur ne vit pas d'inconvénients, à ce qu'il garde son enveloppe charnelle*, ses chaussettes et ses gants, même en étant à l'abri du soleil. Il faut dire que j'avais prétendu que la moindre lueur lui était néfaste. D'ailleurs, ce mensonge m'avait valu une grosse frayeur, lorsqu'il me signala que je n'avais aucune inquiétude à me faire, puisqu'il y avait cinq médecins de la Marine nationale à bord et qu'en cas d'urgence, on nous escorterait en hélicoptère, dans le pays le plus proche, avant de nous rapatrier en France. Cette crainte se fondait toujours sur les probabilités d'une confrontation d'un homme de science, à la de Katel et des conséquences qui en découleraient, durant le reste de son existence.

Au bout d'un mois, ce fait qui avait généré ma peur d'un contact entre mon gamin et les médecins du paquebot se transforma en astuce et solution. L'idée de simuler un malaise, dans le dessein d'écourter notre traversée, parcourut mon esprit, mais disparut, instantanément. Il est vrai que notre découverte de Féréold à la Nouvelle Promise nous avait comblés d'émerveillement. Ce qui éveilla notre curiosité pour la suite de notre croisière. Au courant de la deuxième semaine de décembre 2238, nous tournions le dos à l'île d'Afrique de l'Est et nous cinglions la Grèce. Justin était aussi monté à bord, cependant, il déambulait en solitaire, dans tous les recoins du navire. Le capitaine, débordé par les plaintes des passagers mécontents, au sujet d'une diffusion immonde de gaz pestilentiel à bord, présenta une requête aux passagers, pour rechercher l'origine de cette puanteur. Il promit une récompense de 50 % de réduction sur toute prochaine croisière, à celui qui l'aurait découverte.

Je constatai que Cristallin s'était trompé sur ses mises en garde de voyage par la mer, car aucun signe de danger ne se présentait, jusqu'à présent. Au contraire, il régnait une pesante monotonie qui au départ était reposante, mais à la longue commençait à me lasser. À part Katel qui s'éclatait, de jour en jour, moi, une grande mélancolie du passé m'envahissait toujours, même en journée et amplifiait mes rêves nostalgiques et mes cauchemars nocturnes. Certains soirs, afin de les fuir, je passais des nuits blanches. Loïc me manquait douloureusement. Mon cœur en était profondément meurtri et mon âme définitivement tourmentée, à chacune des pensées que j'avais de lui et pour lui. Puis, au-delà de mes espérances, une inspiration poétique et romantique m'en délivra. « *Partir* », tel est son titre et ceux qui suivent sont ses vers :

– « *Un baiser sur mes lèvres et voilà ce bateau qui m'enlève,
Pour me conduire loin de toi, loin des rivages, des montagnes,
Et de tes bras d'où notre amour était foi, notre amour était loi.
Partir pour partir et fuir son avenir. Partir pour partir en espérant
revenir.*

*Partir pour partir et retrouver le sourire. Même si la solitude cherche
à m'anéantir.*

Partir !

Un roman qui s'achève et voilà que s'efface mon rêve.

L'oublier sera pour moi, une peine, un fardeau, une croix.

Seule, je serai tourmentée d'émois ou vivrai dans l'effroi.

*Partir pour partir et fuir son avenir. Partir pour partir en espérant
revenir.*

*Partir pour partir et retrouver le sourire. Même si la solitude cherche
à m'anéantir.*

Partir !

Mon cœur s'en est brisé. Mais n'oublie pas que l'on s'est juré

De se retrouver. Ma patience saura vaincre les années.

Mon amour rejaillira de mes entrailles et de mes pensées.

*Partir pour partir et fuir son avenir. Partir pour partir, en espérant
revenir.*

*Partir pour partir et retrouver le sourire. Même si la solitude cherche
à m'anéantir.*

Partir !

Le ciel nous réunira là où l'amour sera roi.

La pluie nous purifiera là où ton corps s'enlacera,

Avec le mien, au-delà des rivages et des clivages.

Comme de grands enfants pas toujours sages,

Le vent nous dressera un lit, un drap de nuages.

Pour qu'enfin toi et moi fassions gronder un orage. De désirs et de plaisirs !

Partir pour partir, mais ne pas oublier d'en revenir. Partir pour partir et reconstruire son corps, son âme et ses ambitions à venir.

Partir pour partir et retrouver ses souvenirs. Même si la solitude cherche à m'anéantir.

Partir ! »

Quinze jours s'écoulèrent dans la sérénité de ce raisonnable vague à l'âme. Repensant incessamment aux péripéties de notre passé et face à un avenir incertain, je souhaitai, avec conviction, mettre en œuvre mon idée d'évasion, en invoquant un mal de ventre. Afin de préparer une conjoncture scénaristique efficace, je m'accordai deux semaines de réflexion et de planification, avant de passer à l'acte. Le lendemain, je repris une existence normale, pour ne pas attirer la suspicion du capitaine qui se trouvait régulièrement, sur ma route. À chaque croisade, il ne manquait pas de m'informer du bon fonctionnement de la croisière ou de me rassurer sur le temps annoncé, par les bulletins météorologiques, en prenant en même temps, de mes nouvelles. Au début de cette matinée, je me baladais vers la proue, lorsqu'il se dirigea directement vers moi, d'une manière intentionnelle, tel un prédateur qui étudie particulièrement sa proie.

– « Comment allez-vous, Mademoiselle, tout se déroule à l'image de vos désirs ? Se soucia-t-il, d'un air coquin et d'une voix enjouée. Profitez de chaque seconde et de chaque plaisir qui s'offre à vous et en aucune façon, vous ne devez hésiter à en réclamer.

– Oui ! Oui ! Capitaine, ne vous inquiétez surtout pas ! J'y veillerai ! Vous pouvez y compter ! Assurai-je, d'un rictus souligné d'une pointe d'embarras. D'où provient le luxe d'un si majestueux bâtiment, étant donné la misère mondiale qui règne ? Enquêtai-je, les yeux plissés d'avidité.

– Oh, ce paquebot navigue depuis plus d'un siècle, évoqua-t-il, d'une inflexion diplomate, sa construction est une idée de génie de toutes les nations, mais son entretien est assuré par la générosité de deux grands émirs, en contrepartie évidemment d'une moyenne part au bénéfice, sans omettre les dix mille euros du coût de votre billet et ceux des millions de passagers annuels, lesquels y contribuent aussi. »

“ Dix mille euros ! Pensai-je, la gorge nouée de stupéfaction. Il est complètement fou, Loïc ! Je ne pourrai en aucune façon les lui rembourser. ”

– « Toutefois, fermons cette parenthèse pour traiter un événement plus important, continua-t-il. Savez-vous qu'en ce moment

même, le monde entier inaugure, dans la joie et l'extase suprême, le sixième anniversaire de l'opération SDLP* ?

– Ah oui, c'est fantastique et surtout vraiment dommage que nous ne soyons pas sur la terre ferme, pour partager ce moment, avec les citadins, avouai-je, d'un ton dynamique.

– Je vous rassure tout de suite, vous ne manquerez rien du tout, j'ai prévu cet événement sur le paquebot ce soir, après notre convivial souper, indiqua-t-il, les mirettes étincelantes de complicité. Et en attendant ce répit tellement attendu pour la planète, aujourd'hui, le ciel est clément, la mer est plate et le soleil au beau fixe, foi d'expert ! Ou plutôt d'une bonne radio qui fonctionne et d'un bon météorologue. Alors, je vous laisse, bonne journée, Mademoiselle ! Et surtout, gardez votre ravissant sourire, conseilla-t-il, d'un air satisfait et envoûté. »

Avec fierté, il passa son chemin, en manifestant sa joie de parvenir à me décrocher, quotidiennement, un brin de causette. La journée appuyait ses indications climatiques. Le soleil s'affichait derrière un ciel bleu azur, sans le moindre nuage à l'horizon. La mer était calme et les stations météorologiques confirmèrent l'installation d'un anticyclone, sur une semaine, dans notre zone de navigation. Le paquebot se situait à 31° de longitude est et à 32° de latitude nord, dans la Méditerranée. Au déclin du soleil, au-delà de toute attente et de toute prévision, le ciel s'assombrit rapidement et brutalement sur toute sa surface. D'obscurs Cumulonimbus et de ténébreux Mammatus le tapissaient et s'entre cognaient, en manifestant de violents grondements électriques. Outre toutes les manifestations météorologiques annoncées, la dégradation du temps s'opéra à une vitesse inimaginable et inexplicable. De phénoménaux éclairs illuminaient tous les coins du ciel, comme l'éblouissement de foudroyants et gigantesques projecteurs, en provenance de l'espace. Un vent impétueux et frigorifié accompagné de trombes de pluie se leva et emporta tous les mobiliers, que les membres du personnel de bords n'eurent pas le temps de rentrer. À l'abri de ces intempéries, nous en ressentîmes légèrement leurs effets, par le déplacement des couverts, sur les tables du salon de réception où tous les convives du navire dînaient, après le discours d'inauguration du capitaine, au sujet de l'anniversaire de l'opération SDLP*. Dans la précipitation, celui-ci déclencha la sirène d'alerte maximum, annonçant l'interdiction de se rendre sur les ponts extérieurs et l'obligation de gagner les cabines, jusqu'à nouvel ordre. Le dîner à peine achevé, les voyageurs obéirent, sans se faire prier ou rappeler à l'ordre. La peur et l'angoisse se lisaient sur presque tous les visages et les regards. Le GLOBE-TROTTEUR ÉLAN 2 bourlingua, lourdement, dans une houle déchaînée. La turbulence dura encore une demi-heure,

puis les orages s'apaisèrent et la foudre s'estompa. Allongés sur nos couchettes, nous nous laissâmes bercer, par le mouvement des flots et nous attendîmes le signal du lever de l'alerte. Soudain, de terribles tonnerres déchirèrent à nouveau le ciel et offrirent à travers les hublots, un spectacle ahurissant d'éclairs, illuminant l'atmosphère de plomb, toujours noircie de nuages, dont la base inférieure se déchiquetait et défilait à vive allure, sous l'effet du vent. Les puissants courants marins s'acharnaient par des déferlantes et gigantesques vagues, contre les flancs du navire qui donnait de la bande, d'un bord à l'autre, malgré sa taille imposante. Une nausée intempestive s'empara de moi, m'obligeant à mobiliser nos toilettes personnelles. Mon chérubin en informa immédiatement le capitaine qui était en train de sommer aux passagers, de chaque cabine, l'ordre de regagner la grande salle, afin de leur apporter des explications, sur la situation météorologique et de calmer l'affolement général. À la hauteur de notre dortoir, il précéda Katel. Dès qu'il constata mon pitoyable état de santé, ce dernier nous autorisa, exceptionnellement, à rester dans notre compartiment. Au bout d'une heure, mon petit s'endormit, bercé par les mouvements du bateau. Je fixai ses paupières fermées et amorçai un état de somnolence communicative. Tout à coup, sous l'appel d'une voix sublime, distincte et mélodieuse, je me réveillai en sursaut.

– « Aubeline ! Aubeline ! Viens à moi, bonté divine ! Toi qui eus le droit, de tendre les bras, à celui qui sera notre merveilleux et puissant roi. Aubeline !

– Aubeline ! Viens à moi sagesse divine ! Toi l'écume berçant l'enfant qui ramène en son temps, le calme des courants. »

Irrésistiblement, je me laissai attirer, dans le passage menant à la porte d'accès central, du pont principal de promenade. Avant d'entreprendre de la pousser, je m'attachai avec une corde de marin à la main courante du couloir, pour échapper à la force violente du vent et au puissant torrent d'eau de pluie, ruisselant sur le plancher en teck des ponts. Prudemment, je gagnai l'extérieur. Je recherchai assidûment un abri, mais le pont était entièrement couvert de tourbillons et de remous frénétiques, des éléments déchaînés du ciel et de la Terre. Brusquement, à peu de mètres de l'entrée, une magnifique et splendide créature se dressa face à moi. C'était une femme moitié humaine et poisson, laquelle, en équilibre sur sa queue et maintenue par le battement de ses ailes, se tenait en position verticale, dans la surface d'une luminance féérique et ardente. Les terribles bourrasques n'avaient aucun effet sur elle. Surprise, je n'osais imaginer sa force. Ses traits du visage étaient d'une beauté divine et sa peau d'un blanc laiteux resplendissait, dans la pénombre de la nuit.

Sa longue chevelure noire flottait, tel un drapeau qui ondule dans le sens du vent et lui conférait un air mystique. Je luttai avec rage, contre les rafales qui, pourtant, étaient amorties par l'obstacle que formait l'escalier extérieur, menant sur le pont supérieur. Mes cheveux virevoltaient comme un cerf-volant en plein ciel. Je les retins par une pression d'une de mes mains sur ma tête. Durant quelques secondes, les iris bleu turquoise de cet être mystérieux fixèrent mes pupilles, sans clignement. « OMD ! Songeai-je, la gorge nouée de frayeurs... D'où vient cette étrange créature ? ... Qu'est-ce qu'elle me veut ? ... Qu'est-ce qu'elle va me faire ? » Mon corps tremblait non pas sous la force néfaste des éléments déchaînés, mais d'une angoisse déstabilisante. « Je savais ! Je savais ! On aurait dû écouter Cristallin..., on aurait été en sécurité en avion. » Subitement, cette entité marine laissa s'échapper sa douce voix.

– « Bonjour, Aubeline ! Je m'appelle Museline. Observe là-haut ce qui va se produire. De grands dangers menacent cette planète, les mêmes qui ont détruit la mienne. »

À peine eut-elle parlé qu'un colossal faisceau lumineux provenant du ciel traversa de part et d'autre de l'espace, des nuages et de la mer. Ma stupéfaction qui était à son comble provoqua mon mutisme. Je fixai Museline avec une expression suppliant des éclaircissements, sur cette apparition lumineuse. Réalisant ma détresse, elle répondit à mon attente.

– « En ce moment précis, l'acheminement des matières nécessaires à l'élaboration d'un monde malsain et interdit se produit. Les échos de l'océan m'ont averti de l'heure de ce phénomène et du lieu de la phase finale de cet univers. L'écume des mers qui se prénomme Blancheline m'a chargé d'assurer ta protection et celle de l'enfant, jusqu'à destination. Maintenant, je dois rejoindre mon père, le roi de notre banc et mes amis. Sois tranquille ! Baleïna, Dauphinac et Lamentino qui sont les échos des océans m'aviseront de l'instant où je devrais intervenir, pour vous aider, si cette tempête tournait mal. »

D'un bond, elle sauta gracieusement par-dessus bord et plongea dans les mystérieux abysses de l'océan. Un dernier regard vers l'horizon me permit de constater la disparition du faisceau lumineux. Je m'agrippai à la corde, pour me ramener à l'intérieur, lorsque je sentis une traction provenant de l'autre bout. Extirpée de l'emprise de l'ouragan, je constatai que mes braves sauveteurs n'étaient autres que mon gamin qui était censé se trouver, dans un profond sommeil, et semblait-il, Justin, dont la visite hasardeuse devint opportune. Apparemment, ils avaient également entendu cette mélodie, mais de l'entrée, ils ne purent voir Museline. Par contre, ils assistèrent aux spectacles grandioses que nous offrit le ciel. Ces fantasmagories nous affligèrent des sentiments

d'incompréhension et de stupeur. « Ai-je fait un rêve ou tout cela s'est réellement produit ? Réfléchis-je... non, il ne peut pas s'agir d'un rêve. Katel y a assisté... Nous avons pourtant quitté notre île, comme Cristallin l'avait convenu... peut-être que nous en sommes encore trop près. » Sagement, je tentai de les relativiser et d'éviter d'en faire une obsession destructrice, pour que mon bambin pût m'imiter, en s'abstenant de cultiver le désespoir qui l'aurait anéanti. Le lendemain, la tempête avait disparu. Ma mélancolie du passé et les incidents de la veille me convainquirent de mettre en œuvre mon objectif, de quitter la croisière. Juste avant, mon p'tit loup me pria d'en avertir Museline, par le biais d'un message indélébile, sur du papier minéral et dans une bouteille dissoluble au bout de 365 jours. Mon instinct m'influença à le laisser ouvert, avant de le jeter discrètement à la mer, en début de soirée. Au bout d'une heure, l'air mélodieux de cette fabuleuse créature m'annonça enfin son arrivée. Nous fîmes le tour du pont extérieur principal désertifié, car tous les navigants s'étaient rassemblés dans la grande salle, autour du dîner dansant, et nous l'aperçûmes au même endroit que la première fois, sous la douce clarté d'un merveilleux clair de lune. D'emblée, elle nous adressa la parole :

– « j'ai reçu ton message, princesse terrienne, c'est gentil de me prévenir de vos intentions. Je tenais à vous faire des adieux et à rencontrer Corallin.

– Corallin ! M'exclamai-je, avec plus d'assurance et moins de trac que la première fois et ne sachant absolument pas à qui, entre Justin ou Katel, s'attribuait ce prénom.

– Oui, Corallin qui signifie dans notre langue, celui par qui les océans seront délivrés de la tourmente des profondeurs de la terre. »

Je frottai mes yeux irrités par la fatigue et également par scepticisme de cette faramineuse vision et de ce mirobolant message. Ses paroles étranges et énigmatiques m'apparurent aussi incompréhensibles et mystérieuses, que celles de notre premier rendez-vous. Un aspect de son physique souleva ma suspicion. « Une sirène avec des ailes ! Cogitai-je, les sourcils froncés d'étonnement. » Selon mes souvenirs, les sirènes représentaient des femmes poissons, d'une beauté du visage destinée à attirer les marins, sous leur envoûtement mélodieux, et à les pousser à une mort avérée, néanmoins, en aucun cas, elles ne possédaient des ailes. » Je m'apprêtai à lui faire part de ma surprise, quand mon bambin me devança par un objectif analogue.

– « Excusez-moi, ma belle dame ! Déclara-t-il, d'un ton subtil.

– Tu peux aisément me tutoyer Corallin, immense serait le privilège et appelle-moi Museline, assura-t-elle, de sa douce voix. De

toi, il y a longtemps qu'un certain Ti'zan m'a annoncé gentiment, l'avènement. »

L'identité de Corallin se précisa à ses mots. D'un air souriant, Katel reprit avec une finesse fidèle à sa personnalité, dans son attitude, sa vigilance et sa voix :

– « Excuse-moi, Museline ! Je ne voudrais pas t'offenser, mais aucun écrit de marins ne certifie l'existence de sirènes et encore moins ailées ! Peux-tu m'expliquer la présence de tes majestueuses et soyeuses ailes ?

– Avec plaisir, mon beau Corallin, c'est un honneur pour une sirène de pouvoir te rencontrer et l'intérêt que tu me portes me comble de joie. Nous étions un peuple très heureux sur notre planète. Nous évoluions dans un lagon qui s'appelait Floradune. Un jour, un être malfaisant, sous le nom de... Gue... Guacheloos, s'est attaqué à notre monde, en préservant la vie de certains d'entre nous. Au moment de la quitter, il nous a expédiés à travers un faisceau identique à celui d'hier soir, à destination de la Terre. Il a ensuite assouvi son désir, en nous entretenant sous sa coupe et en nous conférant un titre d'esclaves. D'où les monstrueuses sirènes qui ont massacré ou envoûté des centaines d'humains. Lors de notre décision de révolte, pour réacquérir notre liberté, Guacheloos a infligé une punition à notre banc, en nous procurant des ailes et des pattes d'oiseau à la place de notre queue de poisson. Contraints de nous exiler dans une île inconnue des hommes et à l'abri des prédateurs, nous nous sommes réfugiés, en partie, dans l'île d'Illora, située dans le triangle des Bermudes. Par chance, les plus cruelles d'entre nous se sont réfugiées, sur tous les rochers qu'elles ont pu trouver en mer. Au bout d'un siècle, nous avons reçu la visite d'un spectre lumineux, dont le nom ne nous était pas parvenu, distinctement, à cause d'une surdité passagère, provoquée par un trop long séjour sur la terre ferme. D'après ma compréhension, il se prénomme Kitallone. Et même pour Guacheloos, je doute qu'il s'agisse bien de ce nom. Ma mémoire me joue également des tours. En tout cas, Kitallone s'était conduit comme un humble serviteur et sauveur. Il nous a redonné notre apparence d'origine et nous a persuadées de conserver nos ailes. Il nous a certifié que non seulement, elles constitueraient des vestiges du passé, pour mettre en garde nos progénitures, contre les attaques de tous les malfaisants qui peuvent s'en prendre à nous, mais également qu'elle nous serait d'une utilité primordiale, dans notre rôle à travers les mers et océans, pour les siècles futurs. Aujourd'hui, nous pouvons témoigner de la véracité de ses arguments et nous l'en remercions. Ses ailes nous sont d'un véritable secours, nous ne pourrions plus nous en passer. Elles en ont sauvé des vies et la nôtre

aussi. Elles nous permettent d'intervenir, dans des situations de naufrage de vos bateaux, de ramener les naufragés sur une terre et de regagner la mer rapidement. Moi, je suis la première fille du roi Phorcys IV, une divinité de la mer, et de la princesse Dahut, dont la mère était une sorcière guerrière scandinave qui a été transformée en sirène, à cause de son alliance, avec le mal qui lui a contraint de se retourner contre son père, le roi Gralon. Celui-ci a régné sur toute la Cornouaille au cinquième siècle de notre ère, dans les premiers temps du monde celtique. Mais entre-temps, ma mère a épié sa faute d'avoir englouti la cité royale d'Ys sous les flots. C'est là où nous vivons depuis, car avec le temps et les marées, une partie de la cité a été déplacée secrètement au fin fond de l'océan Atlantique. »

Émerveillés, nous écoutions attentivement son récit. La tempête se calmait lentement. Au fur et à mesure, le ciel se tapissait de monstrueux et inoffensifs undulatus asperatus de toutes formes. À l'instant où elle eut fini, je lui remerciai généreusement de son aide.

– « Nous avons éprouvé un immense plaisir de te rencontrer Museline, avouai-je, le regard à la frontière de l'extase. Ce furent des instants magiques et euphoriques.

– Nous aurons peut-être d'autres occasions de nous revoir, ajouta Katel, dans un élan d'allégresse.

– Si c'est ton souhait, je peux te répondre, avec certitude, qu'il se produira, dès que l'occasion se pointera, conclut Museline, le visage illuminé par une ébauche charmeuse, sur les rives de sa bouche. »

Puis, d'un battement d'ailes, elle prit son envol avec l'élégance d'une ballerine du ballet des cygnes et nous salua de la main, avec la finesse d'une princesse royale :

– « Au revoir, Aubeline ! Au revoir, Corallin !

– Au revoir, Museline ! Au revoir ! S'enthousiasma mon chérubin, les bras élançés vers le ciel et les mains balayant l'air de signes de civilités. »

Subitement, elle piqua du nez et disparut dans l'océan, en laissant après elle, un tourbillon d'eau qui s'estompait au fur et à mesure de son immersion. « Au revoir, Museline ! Pensai-je. »

– « Elle a raison, maintenant je m'en souviens, selon les Grecs, les sirènes étaient des personnages aquatiques ailés qui vivaient sur des rochers et semaient la terreur, chez les marins. Ce n'est que tardivement qu'elles sont devenues de terribles séductrices, hantant les profondeurs des océans, commentai-je.

– Je le savais, mam, je voulais juste mettre ses propos à l'épreuve de la vérité, car je ne parvenais pas à la déceler dans ses pensées, avoua

Katel. Cette authenticité qui relève des légendes et mythologies humaines que j'ai longuement étudiées, avec assiduité, dans notre appartement du Moufia saute aux yeux.

– C'est vrai, les sirènes ne relèvent que de la mythologie et des légendes, dans la littérature mondiale, mais ces deux soirs que nous avons vécus, nous ne les avons pas rêvés, ni lus ni hallucinés !

– En effet, cette rencontre n'est pas un rêve, ni une lecture, ni une vision, ni une hallucination collective, approuva mon fils l'âme vagabonde. Nous avons eu une chance inouïe de découvrir cette face cachée du monde. » Passé cette expérience, ma conviction de quitter le navire devint incontestable et revêtit un caractère d'urgence. J'y travaillais avec persévérance, pendant une quinzaine de jours.

GLOSSAIRE

B

BOUQUETEUR : nm. Une des tribus vivant dans la contrée de Justin. Ils sont mi-hommes, mi-boucs et seigneurs de la lande. Ils pillent, volent, enlèvent les enfants d'humains, terrorisent les hommes. T1 et T2

BÉRIN : masc. MO3 composants chimiques fictifs du biocarburant des véhicules en 2236. T1.

D

DÉCONNECTEUR : nm. Appareil servant à déconnecter les puces*, apparenté à l'Électrodétecteur*. T1.

E

ENVELOPPE CHARNELLE : nf. Combinaison corporelle en lycroma*, assortie de gants et de chaussettes dans la même matière textile. T1.

ÉLECTRODÉTECTEUR : nm. Instrument servant à détecter les puces et à déceler l'emplacement géographique de tout individu. T1.

F

FEST-NOZ : nm. Festivité nocturne de tradition bretonne. T1 et T2

G

GSM : nm. Téléphone portable, vocabulaire utilisé à l'île de la Réunion et certaines régions de France. T1.

GRANDIAB : np. Personnage légendaire de la culture réunionnaise sous l'effigie du diable représentant le gardien des volcans perçus comme étant l'enfer. T1.

GRANMÈRKAL : np. Personnage légendaire de la culture réunionnaise, ancienne esclave marronne devenue une sorcière maléfique pour les uns et bienfaitrice pour les autres. Son âme erre du côté du gouffre de l'Étang-Salé et du côté du Piton de la Fournaise. Connue en tant que femme de Grandiab. T1.

G.S.P.G.D.P. : Grand Sacrifice Pour un Grand Défi. Projet scientifique et expérimental du professeur Ducheman, généticien du siècle : des hommes chlorophylles pour assurer la synthèse du dioxygène et du dioxyde de carbone. T1.

GIUEC : Groupe International et Universel d'Experts sur l'évolution du Climat. T1.

I

INTERLEGENDAIRE : adj. Qui se produit entre les mondes légendaires. T1.

J

JAMBROSADES : nm, Pl. Ce sont des fruits agréables au goût d'eau de rose et de letchi. L'arbre appelé également jambrosade à l'île de la Réunion est plus connu sur le plan lexique sous le nom de jambosier. T1.

K

KABAR : nm. 1. Festival de musique et de danse à l'île de la Réunion, public ou privé. 2. Concert. T1.

L

LYCROMA : neu. Matière textile de fibres minérales utilisée par les astronautes des centres d'études spatiales, afin de se protéger des UV et des radioactivités de l'espace. T1 et T2

M

MALOYA : nm. Danse et chant réunionnais dont l'origine naît de la révolte des esclaves de la période du colonialisme, avec deux tendances musicales, l'une Africaine, l'autre Malgache. T1.

MAOUEZ-NOZ : nf. Mauvaise fille dans la fiction ou fille de nuit dans le premier sens du terme. T1 et T2

O

ORACUMS : Mot inconnu et mystérieux dans T1 et T2

P

PUCE : nf. Système électronique de surveillance judiciaire, implanté aux nouveau-nés, à partir des années 2175, afin de lutter contre le banditisme et la délinquance et d'appréhender tout individu où qu'il se trouve. Principe en violation avec les droits universels de l'homme. T1

POULPICANS : nm.pl. Une des tribus des korrigans. Ce sont les habitants des mares et des marécages. Ils s'amuse à effrayer les promeneurs et à leur jouer de mauvais tours. T1 T2

S

SDLP : sigle du nom du projet des scientifiques autour des stations orbitales climatologiques, Sauvegarde De La Planète, ainsi que le nom de ces stations. T1 et T2

X

XERO DERMA PIGMENTOSUM : nom scientifique de la maladie du soleil (maladie génétique dans laquelle les cellules cutanées sont hypersensibles au rayon du soleil.) T1 et T2

LANGUES ET EXPRESSIONS

PRÉHISTORIQUES, RÉGIONALES, MONDIALES LANGAGE SMS ET LANGUES MORTES

TOME I.

LANGAGE PRÉHISTORIQUE :

Poin hurlé pesticide, poin t’entendre et poin longtemps pour dire : Inutile de hurler petite peste, personne ne t’entendra et je n’en ai pas pour longtemps.

Oreilles sales Sapristi ! Gueule fermée ! Gueule fermée ! Mais elle est sourde ma parole ! Tais-toi ! Tais-toi !

Ti vermifuge bien écouté ! : Écoute-moi bien petit vermifuge !

Écouté, gueule fermée, là : maintenant tu vas m’écouter et te taire.

Écouté, gueule fermée, là... Fermé Gueule, resté là ! Île pas kitée même si, ou moi persécuté petit, persécuté gran, persécuté vieu, persécuté mor, toi poin dérangé chose nous avoir, nous vouloir, laissé arrivé chose ! Toi, étoile brille, tou peti là, mé gran, moi surveillé et si moi voir, moi persécuté : Tais-toi tout de suite et écoute ! Écoute sans la ramener cette fois, tu ne quitteras ton île sous aucun prétexte ou ma persécution t’accompagnera pour le reste de tes jours, et même après

ta mort, tu n'as pas à déranger l'ordre des choses, ce qui doit arriver arrivera ! Tu as de la chance de n'être qu'une gamine aujourd'hui, mais ma sentence n'est que partie remise.

LANGAGE SMS :

Cc c moi ! Dsl pr ma lacht je ne pvs ps fre autrmen mé sche qe ta tjrs 1 plas ds mon keur. Mon dernié titr jte le dédié, il s1titul 1 ami come toi. En attadan davoit dté nvell Bizs é @ + : Coucou c'est moi ! Désolé pour ma lâcheté, je ne pouvais pas faire autrement, mais sache que tu as toujours une place dans mon cœur. Mon dernier titre, je te le dédis, il s'intitule une amie comme toi. En attendant d'avoir de tes nouvelles, bisous et à plus.

Cc mon Swanni, chui pa faché, lol ! Voudré tvoir pour 1 arrangement de mon R & B, blac, blan, beur, 1 bleu blan rouj dhonneur, é pour un beuf de réconcil avek ta zic et la miène. Jtm Bizs é @ + : Coucou mon Swanni, je ne suis pas fâchée. Je voudrais te voir pour un arrangement de mon R & B, black, blanc, beur, un bleu blanc rouge d'honneur, et pour faire une méga fête musicale de réconciliation avec ta musique et la mienne. Je t'aime, bisous et à plus.

Ok pour blac, blan, beur, 1 bleu blan rouj dhonneur, é chac nui du rest de ma vi si sa te di, lol ! Jtm ossi. J@riv dan 2 min. Ton ami Swanni. : D'accord pour black, blanc, beur, un bleu blanc rouge d'honneur, et chaque nuit du reste de ma vie si ça te dit. Je t'aime aussi. J'arrive dans deux minutes.

Stp Swanni vi1 me ch ché lé keufs : S'il te plaît, Swann, viens me chercher chez les flics.

Lékl, lê pandors ou lé poulé, dan kel boutik é keski c pa c ? :

Lesquels les gendarmes ou la police, dans quelle brigade et qu'est-ce qui s'est passé ?

Texplikeré + tar, chui dan la boutik dê pandors 2 st clotde. :

Je t'expliquerai plus tard, je suis dans la brigade de Gendarmerie de Sainte-Clotilde.

Dak j@riv tds. » : D'accord, j'arrive tout de suite.

Slt c Swann kck tu 2 vi1 ? : Salut, c'est Swann qu'est-ce que tu deviens ?

Stl c Swanni, j né pa u le tan de t dir la dernière fwa k g rejwin 1 ONG, en Améric du Sud, j vé bwin, bizs, @ + : Salut, c'est Swanni, je n'ai pas eu le temps de te dire la dernière fois que j'ai rejoint une

Organisation Non Gouvernemental, en Amérique du Sud, je vais bien, bisous, à plus.

EXPRESSIONS ALLEMANDES :

Was haben Sie gesagt ? Ich verstehe nicht das Französische : Qu'est-ce que vous avez dit ? Je ne comprends pas le français

Ok, Ihr seid deutsch. Entschuldigen es, sich zu stören, sehr geehrter Herr, aber hören Sie dieses Baby, das schreit ? : Ok, vous êtes allemands. Excusez-moi de vous déranger, Monsieur, mais est-ce que vous entendez ce bébé qui hurle ?

Ein Säuglingsschrei ? Nicht, höre ich nichts. Ingrid gibt es kein Baby, das weint : Un cri de nourrisson ? Non, je n'entends rien. Ingrid, il n'y a pas de bébé qui pleure.

Nein. Und die Kinder Ihnen hören Sie einige Sachen ? : Non. Et vous les enfants, entendez-vous quelques choses ?

Nicht Mama, hören wir nichts und sehen nichts : Non, maman, nous n'entendons rien et ne voyons rien.

Tief betrübt meine kleine Lady, können wir nicht Ihnen helfen : désolés, ma petite dame, nous ne pouvons pas vous aider.

Keine Sorge, das ist nicht ernst und guter Aufenthalt auf der Insel, auf Wiedersehen : Rassurez-vous, ce n'est pas grave et bon séjour dans l'île, au plaisir de vous revoir.

Danke, unendlich, Fräulein, auf Wiedersehen und wir werden glücklich sein, Ihnen ein nächstes Mal zu informieren^o : Merci, infiniment, Mademoiselle, au revoir, et nous serons heureux de vous renseigner une prochaine fois.

EXPRESSIONS ITALIENNES :

« Ottimo spettacolo e canzoni molto belle, i miei complimenti e ringraziamenti . Tu sei bella come una Madonna. E la tua voce è... la tua voce è... divina, sublima^o... : Excellent spectacle et des chansons très belles, mes compliments et remerciements. Tu es belle comme une madone et ta voix est... ta voix est... divine, sublime.

EXPRESSIONS ESPAGNOLES :

Buenos días, señor, usted sabe si puedo encontrar abonos telefónicos aquí ? : Bonjour, Monsieur, savez-vous si je peux trouver des abonnements téléphoniques ici ?

Buenos días, pienso que es necesario pedirlo albotillero, él sabré mejor informarte : Bonjour, je pense qu'il faut le demander au barman, il saura mieux te renseigner.

Gracias, mi amigo, pero pensé que eras uno de ellos , lo siento, lamento : Merci, mon ami, je t'ai pris pour l'un d'entre eux, je suis désolé, je m'excuse.

No hay de qué, mi amigo, al placer de informarte a la altura de lo que sé : Il n'y a pas de quoi, mon ami, au plaisir de te renseigner à la hauteur de ce que je sais.

EXPRESSIONS BRETONNES :

Degemer mat : Bienvenue.

Demat : Bonjour.

Kénavo : Au revoir.

Notre mojenn : la légende.

Me a gaoze brezhoneg : Moi, je parle le breton.

Fest-noz : festivité folklorique bretonne qui se déroule la nuit.

Mad houé ! : Mon Dieu !

Ken berr hag a garfes ! : Au plaisir de te revoir !

Mersi bras : merci, beaucoup.

Demat. Mont a'ra mat ganit ? : Bonjour. Ça va bien ?

Ya mat-re ganit : Oui très bien.

Ya mat-re, ha ganit : Oui très bien, et avec toi ?

Mat a-Walc'h : assez bien.

Noz vat ! : Bonne nuit !

Biniou coz : Un biniou celte de la basse Bretagne.

Kan ha diskán : Genre musical chaleureux sous forme de mélodie chantée ou instrumentale originaire de la Bretagne.

EXPRESSIONS CRÉOLES RÉUNIONNAIS :

Esclave marron ou marronne : Terme réunionnais qui désigne un ou une esclave noire originaire d’Afrique, de Madagascar, ou d’Inde en fuite. Un esclave déserteur.

Mi konné pa kèl kalité langaz y fo koz avèk twé mé ma rovni pli tar domand à twé : Je ne sais pas dans quelle langue te parler, mais je reviendrai plus tard, te demander ton avis, au revoir petit Ronan.

Mi rant mon kaz : Je rentre chez moi.

Mi pè koz kréol : Je peux parler le créole.

Séga : Danse et chant réunionnais. Danse traditionnelle issue du sa-léguy malgache, plus européenne que le maloya*.

Marmailles ou marmay : Enfants.

Moukat : injure vulgaire créole qui fait allusion à une infection purulente ou à une déjection.

Kit-ta-bouèt : injure non vulgaire créole qui signifie vaurien, crapule...

Oté balène twé la fé pèr à mwin, qwé ti fé là ? : Ola baleine, tu m’as effrayé, que fais-tu par ici ?

Ayo ! Balène là i koz fransé : Bizarre ! Cette baleine s’exprime en français.

Li konpran pa mwin li la : Elle ne me comprend pas

I fo mi bat mon fransé : Je dois m’exprimer en français.

Maloya : nm. Danse et chant réunionnais, dont l’origine naît de la révolte des esclaves de la période du colonialisme, avec deux tendances musicales, l’une Africaine, l’autre Malgache.

Kabar : festivité musicale réunionnaise.

Mon kaf : Mon frère.

À pli tar mon Kaf : À plus tard, mon frère.

In kaze gramoune^o : une habitation en feuille de tôle d’une personne âgée

Pas d’problèms, mi rant mon kaz : D’accord, je rentre chez moi.

Oté makrè... : espèce de pouffi...

Out kanar lé kui ! Ton l’èr y ariv ! : C’en est fini pour toi ! Ton heure ou ta mort arrive !

Et twé, komon y lé mon kaf ? Lé la mèm, mi bouz ankore : Et toi, comment ça va, mon frère ? Ça va très bien, je suis toujours en vie.

EXPRESSIONS ANGLAISES :

Are you happy my little rabbit ? : Es-tu satisfait, mon petit lapin ?

If you really want to know all of it, I'm very, very happy : Si tu veux vraiment tout savoir, je suis très, très satisfait.

And me too : Et moi aussi.

It's a wonderful chance ! A new prospect for a new life : C'est une chance merveilleuse ! Une nouvelle perspective pour une nouvelle vie.

EXPRESSION INCONNUE :

Oracum Heros y

LA VOIE DE L'ULTIME ESPOIR

Version intégrale

Tome I

Étrange Découverte.

I. Un voile de suspicions.....	35
II. Dans l'ancre de la démesure.....	49
III. Le rivage de l'enfance.....	59
IV. Les coulisses du cauchemar.....	69
V. L'espion de la République.....	79
VI. Ténacité juvénile.....	91
VII. Poussée à bloc.....	103
VIII. Consternations déroutantes.....	123
IX. Étrange découverte.....	139
X. Tout problème a une solution.....	149
XI. Comme autrefois.....	159
XII. Alternative.....	169
XIII. Justin ou la malice.....	189
XIV. À bonne école.....	203
XV. Secret partagé.....	217
XVI. Socrate et la poésie.....	227
XVII. L'école de la vie et animalerie.....	239
XVIII. L'école de la vie et sortilège.....	253
XIX. Maouez-Noz* en furie.....	265
XX. Dans les bras de Vénus.....	275
XXI. Les transes.....	289
XXII. Face à face.....	301
XXIII. Sursis accablant.....	311
XXIV. Roméo et Juliette.....	321
XXV. Mutisme.....	337
XXVI. Coupable ou acquittée.....	345
XXVII. Quand ambitions riment avec cruauté..	359
XXVIII. Intimité bouleversante.....	379
XXIX. Manou la mystérieuse.....	391

XXX. Révélations de l’océan.....	407
XXXI. Exode propice.....	425
XXXII. Le professeur DUCHEMAN.....	439
XXXIII. L’ultime espoir.....	453

FIN 475

Table des matières.....	5
Anecdote.....	11
En avant-propos.....	13
Avant-propos.....	17
Glossaire.....	479
Langues et expressions.....	483
Brève autobiographie.....	491
Mots aux lecteurs.....	519
Table des matières.....	545
Citation.....	549

Être différent des autres ouvre bien plus souvent les portes aux difficultés et aux obstacles existentiels, en commun et spécifiques, ainsi que celles des adversités que l'on n'a ni demandées ni recherchées ni provoquées.

Toutes ces portes débouchent sur la même voie, plus ou moins sinueuse, voire chaotique, celle de la survie, qu'elle soit psychologique et physique ou financière et matérielle ou les quatre.

En mode survie, sauvegardez toujours l'émerveillement, il apporte espoir et sourire, c'est un véritable élixir de vie.

De Chris Savignan Auteure.

Ce livre a été imprimé en France

Editeur : Bookelis

Dépôt légal : Juillet 2016